JENS IVO ENGELS

Dénigrer, espérer, assumer la réalité

Le roi de France perçu par ses sujets, 1680 - 1750

Dénigrer, espérer, assumer la réalité. Le roi de France perçu par ses sujets, 1680-1750

Jens Ivo ENGELS

Avec raison, l'image du roi est considérée comme un des thèmes centraux de l'histoire de la culture politique à l'époque moderne¹. Il n'est pas lieu d'en discuter ici, mais seulement de rappeler les noms des grands classiques de l'étude de l'imagerie royale, novateurs en leur époque : Marc Bloch, Percy E. Schramm, Ernst Kantorowicz. L'école américaine « cérémonialiste » a ensuite continué à analyser les grandes cérémonies de la monarchie française. Plus tard, s'est développée une littérature abondante sur toutes les formes de représentation officielle de la monarchie, enrichie souvent par une approche interdisciplinaire. Certains de ces éminents travaux n'ont pas pris le monarque comme point de départ, mais, en se focalisant sur les modes de l'expression publique, ils ont été inévitablement confrontés à l'omniprésence du roi. Par là, ils ont démontré que la signification du monarque n'était pas exclusivement définie par les cérémonies officielles. La signification, ou plutôt les significations du roi étaient l'œuvre de toutes les couches sociales².

1. Cet article présente quelques-uns des résultats d'une thèse de doctorat allemande publiée : Jens Ivo ENGELS, *Königsbilder. Sprechen, Singen und Schreiben über den französischen König in der ersten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts*, Bonn, Bouvier, 2000. Je tiens à remercier Cynthia Couhade, Claire Fredj et Ulrike Krampl pour avoir rendu ce texte plus compréhensible en français. Les fautes que l'on pourrait encore déceler ne sont en revanche imputables qu'à l'auteur.

2. Classiques : Marc BLOCH, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, 3^e éd., Gallimard, 1983 ; Percy Ernst SCHRAMM, *Der König von Frankreich. Das Wesen der Monarchie vom 9. zum 16. Jahrhundert. Ein Kapitel aus der Geschichte des abendländischen Staates*, Weimar, Böhlau, 1939 ; Ernst H. KANTOROWICZ, *Les deux corps du roi*, in *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 2000. École cérémonialiste : Ralph E. GIESEY, *The Royal Funeral Ceremony in Renaissance France*, Genève, Droz, 1960 ; Ralph E. GIESEY, *Cérémonial et puissance souveraine. France XV^e-XVII^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1987 ; Richard A. JACKSON, *Vive le roi ! A History of the French Coronation from Charles V to Charles X*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984 ; Lawrence M. BRYANT, *The King and the City in the Parisian Royal Entry Ceremony. Politics, Ritual, and Art in the Renaissance*, Genève, Droz, 1986 ; Sarah HANLEY, *Le lit de justice des rois de France l'idéologie constitutionnelle dans la légende, le rituel et le discours*, Paris, Aubier, 1991. Travaux récents, sans prétendre à l'exhaustivité : Jean-Marie APOSTOLIDÈS, *Le roi-machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Minuit, 1981 ; Peter BURKE, *Louis XIV Les stratégies de la gloire*, Paris, Seuil, 1995 ; Joël CORNETTE, *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand*

La présente étude renonce à donner un rôle privilégié à la production de l'image royale officielle. Entendons par « image officielle » toutes les cérémonies, les écrits, les œuvres d'art, les concepts et les symboles qui visent à représenter le roi, transportant l'idée que la couronne avait d'elle-même. Notre champ de recherche est la représentation non-officielle du roi³. A priori, les énoncés non-officiels ont le statut d'idées autonomes. Ils ne sont pas jugés comme des dérives, des échos ou des reflets de concepts officiels. On verra que l'on a affaire à une sorte de « bricolage mental » pour lequel des bribes de la mise en scène royale jouent souvent un rôle important. Si l'on admet que le roi décapité est un symbole de la rupture irrévocable avec l'Ancien Régime, le destin de la monarchie moderne est alors chargé de donner une explication pour la Révolution. Par conséquent, un grand nombre de travaux ont cherché les signes de désaffection, de « désacralisation », de critique, de dé-légitimation de la royauté⁴.

Siècle, Paris, Payot, 1993; Sabine DU CREST, *Des fêtes à Versailles. Les divertissements de Louis XIV*, Paris, Klincksieck, 1990; Michèle FOGEL, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989; Bernard GUÉNEE, *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, Éditions du CNRS, 1968; Thomas E. KAISER, « Rhetoric in the Service of the King. The Abbé Dubos and the Concept of Public Judgement », *Eighteenth-Century Studies*, 23, 1989/1990, p. 182-199; Andreas KÖSTLER, *Place Royale. Metamorphosen einer kritischen Form des Absolutismus*, München, Fink, 2003; Louis MARIN, *Le portrait du roi*, Paris, Minuit, 1981; Gérard SABATIER, *Versailles ou la figure du roi*, Paris, Albin Michel, 1999; Anne SPAGNOLO-STIFF, *Die « entrée solennelle ». Festarchitektur im französischen Königtum (1700-1750)*, Weimar, Verlag für Geisteswissenschaften, 1996; Hermann WEBER, « Sakralkönigtum und Herrscherlegitimation unter Heinrich IV », in Rolf GUNDLACH (éd.), *Legitimation und Funktion des Herrschers. Vom altägyptischen Pharao zum neuzeitlichen Diktator*, Stuttgart, Steiner, 1992, p. 233-258. Valorisant les usages « critiques » et la polysémie du rituel politique, Philippe BUC, « Rituel politique et imaginaire politique au haut Moyen Âge », *Revue historique*, 306, 2001, p. 843-883. Le cas de la France a servi de modèle à des recherches portant sur d'autres pays et royaumes: Rudolf J. MEYER, *Königs- und Kaiserbegräbnisse im Spätmittelalter. Von Rudolf von Habsburg bis zu Friedrich III.*, Köln, Weimar, Böhlau, 2000; Johannes PAULMANN, *Pomp und Politik. Monarchenbegegnungen in Europa zwischen Ancien Régime und Erstem Weltkrieg*, Paderborn, Schöningh, 2000; Bruno PREISENDÖRFER, *Staatsbildung als Königskunst. Ästhetik und Herrschaft im preußischen Absolutismus*, Berlin, Akademie, 2000; Javier VARELA, *La muerte del rey*, Madrid, Turner, 1989. Expression publique: Roger CHARTIER, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990; Arlette FARGE, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992; Arlette FARGE, Jacques REVEL, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants Paris 1750*, Paris, Hachette, 1988; Steven L. KAPLAN, *Le complot de famine. Histoire d'une rumeur au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1982; Dale VAN KLEY, *The Damians Affair and the Unraveling of the Ancien Régime 1750-1770*, Princeton, Princeton University Press, 1984; Daniel ROCHE, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993. Pour une étude comparative des représentations et de la culture politiques: Timothy C. W. BLANNING, *The Culture of Power and the Power of Culture. Old Regime Europe 1660-1789*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

3. Avouons que cette formule n'est ni très élégante, ni très précise. Mais il n'y a pas d'alternative, les situations de perception étant extrêmement divergentes. Les formules suivantes décrivent toutes en partie ce qui est en question, mais aucune ne peut prétendre être valable pour tous les résultats: représentation populaire, sauvage, non-contrôlée, à caractère quotidien, implicite, informelle. « Représentation non-officielle » a donc été bien utile comme instrument heuristique, légitimant le manque d'élégance par les résultats.

4. Cela est une conséquence directe du déplacement vers une histoire culturaliste de la Révolution, cf. Keith M. BAKER, *The Political Culture of the Old Regime*, Oxford, Pergamon Press, 1987; Keith M. BAKER, *Inventing the French Revolution. Essays on French Political Culture in the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990; Daniel A. BELL, « The "Public Sphere", the State, and

On ne peut pas reprocher à ce genre d'approche d'exclure la parole des sujets. Au contraire, les paroles licencieuses y jouent un rôle central. Pourtant, la parole des sujets n'est pas prise au sérieux. Car la perspective de la Révolution a tendance à réduire les énoncés des sujets à une pré-histoire des choses à venir. Elle dissimule donc une multitude d'aspects valant la peine d'être mis au jour. Ce qui manque, c'est une contextualisation des représentations du roi, non pas sur un axe vertical, mais à un niveau horizontal. La question n'est pas d'expliquer le procès de décomposition, mais de montrer comment dans un Ancien Régime intact, les sujets concevaient le roi. Certes, il y a beaucoup d'énoncés qui ne se conforment pas à l'idée officielle. Mais est-ce que cela prouve un manque de légitimité du monarque ? Pour répondre à cette question, il est indispensable de restituer les paroles critiques dans le champ intégral des représentations non-officielles de leur époque⁵.

L'intérêt pour l'intégralité d'une époque se nourrit de la conviction que l'histoire n'est pas un processus téléologique. Ce point de vue s'inscrit dans une attitude fondamentale concernant le travail historique. En simplifiant, on pourrait identifier deux approches concurrentes : pour la première, c'est la tâche de l'historien d'expliquer le cours des choses. Il s'agit donc d'établir la lignée des phénomènes dans laquelle s'inscrit le temps présent. C'est un travail d'organisation des faits historiques et de réduction de la complexité. L'autre approche tend à brouiller l'image en cherchant des phénomènes inattendus, à écrire le destin des forces vouées à disparaître. Elle nous explique moins la genèse du monde actuel, qu'elle ne cherche à donner un autre reflet de l'actualité par le choc d'un passé radical et, parfois, absurde.

Il y a un autre argument qui met sérieusement en question le concept de « désacralisation ». Celui-ci présume que « primitivement », il y avait une croyance aveugle en la sacralité royale. C'est postuler que la culture politique aurait été dominée parfaitement par l'auto-représentation de la monarchie. Rarement, l'état initial qui devait servir d'échelle pour mesurer les degrés de

the World of Law in Eighteenth-Century France», *French Historical Studies*, 17, 1992, p. 912-934; R. CHARTIER, *Origines*, op. cit.; Sarah MAZA, «Le tribunal de la nation. Les mémoires judiciaires et l'opinion publique à la fin de l'Ancien Régime», *Annales ESC*, 42/1, 1987, p. 73-90; Mona OZOUF, *L'homme régénéré*, Paris, Gallimard, 1989. Cet intérêt pour l'espace public a été inspiré par la thèse, déjà ancienne de Jürgen Habermas sur le *Strukturwandel der Öffentlichkeit*; Benjamin NATHANS, «Habermas's "Public Sphere" in the Era of the French Revolution», *French Historical Studies*, 16, 1990, p. 620-644; Jon COWANS, «Habermas and French History. The Public Sphere and the Problem of Political Legitimacy», *French History*, 13, 1999, p. 134-160. Plus spécialement sur la désacralisation: Antoine DE BAECQUE, *Le corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993; Annie DUPRAT, *Le roi décapité. Essai sur les imaginaires politiques*, Paris, Cerf, 1992; D. VAN KLEY, *Damiens Affair*, op. cit.; S. KAPLAN, *Complot*, op. cit.; A. KÖSTLER, *Place Royale*, op. cit.; Sara E. MELZER, Kathryn NORBERG, *From the Royal to the Republican Body. Incorporating the Political in Seventeenth- and Eighteenth-Century France*, Berkeley, University of California Press, 1998; Jeffrey W. MERRICK, *The Desacralization of the French Monarchy in the Eighteenth Century*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1990; Chantal THOMAS, *La reine scélérate. Marie-Antoinette dans les pamphlets*, Paris, Seuil, 1989. Cf. surtout les écrits de Robert Darnton, cités infra.

5. Pour un XVIII^e siècle qui n'est pas réduit à la préhistoire de la Révolution: D. ROCHE, *La France des Lumières*, op. cit., p. V.

délégitimation a été analysé. Il est grand temps d'inverser la question : y a-t-il vraiment eu une « sacralité » royale en dehors du discours officiel ? Les résultats de l'étude présente invitent au scepticisme⁶.

Il n'est pas facile de connaître la perception du roi « au quotidien ». Il y a pourtant quelques fonds d'archives qui permettent de se faire une idée de l'image du roi. Les séries de placets nous renseignent sur la communication des sujets avec le monarque. Ces demandes individuelles lui ont été adressées afin d'obtenir un privilège, une gratification ou une autre grâce. Dans les Archives de la Bastille se trouvent les dossiers des personnes qui ont été inculpées pour des crimes commis contre la personne du roi, comme les « complots », les « mauvais desseins contre la vie du roi », la « lèse-majesté ». Les autorités de police de Paris ont laissé à la postérité un autre fonds d'archives particulièrement « parlant » quant aux discussions des Parisiens au XVIII^e siècle : les « gazetins » de la police secrète. Il s'agit de rapports fixant tout ce qui a été dit, raconté et discuté dans les lieux publics de Paris. Utilisée souvent pour analyser la naissance de l'opinion publique, cette série est malheureusement lacunaire et ne couvre *grosso modo* que la période allant de 1724 à 1748. Autres traits caractéristiques de la France des temps modernes, ou tout au moins de Paris que l'on peut interroger : la culture du chant. Tout événement valait un commentaire en vaudeville qui courait la ville. Grâce à la passion des collectionneurs, une multitude de recueils manuscrits a été retrouvée dans les archives, donnant à voir, entre autres, un aspect de l'image du roi. La dernière série de sources analysée se compose des livres appartenant au marché noir de la clandestinité. Cette littérature, souvent discutée par les partisans de l'érosion de l'image royale, constituera le point de départ de notre parcours⁷.

LA LITTÉRATURE CLANDESTINE

La notion de « littérature clandestine » est problématique. La définition de ce qui était permis relève en fait de la censure de l'époque. Il est pourtant sûr qu'un livre qui exprimait des critiques, mêmes légères à l'égard du roi, ne pouvait être toléré. Si un auteur avait choisi de ne pas se plier à la vision officielle

6. Pour une critique du concept de « sacralité royale » : R. CHARTIER, *Origines, op. cit.*, chap. 6 ; Alain BOUREAU, *Le simple corps du roi. L'impossible sacralité des souverains français XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Éditions de Paris, 1988 ; Jens Ivo ENGELS, « Das "Wesen" der Monarchie ? Kritische Anmerkungen zum 'Sakralkönigtum' in der Geschichtswissenschaft », *Majestas*, 7, 1999, p. 3-39. Pour une définition récente du concept : Franz-Reiner ERKENS (éd.), *Die Sakralität von Herrschaft. Herrschaftslegitimierung im Wechsel der Zeiten und Räume*, Berlin, Akademie-Verlag, 2002.

7. Placets : Archives Nationales (AN), Paris, E 3654-3658, G⁷ 71-531, G⁷ 635-693, O¹ 355-358, O¹ 593-596 ; Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Mémoires et Documents, France, 921-1208 : Rôles de placets au roi (1667-1715). Complots : Bibliothèque de l'Arsenal (BA), Fonds Bastille, Ms 10365-12718. Police secrète : BA, Fonds Bastille, Ms 3866, 10029, 10155-10170. Chansons : surtout Bibliothèque nationale de France (BnF), Ms fr 12616-12659 : Chansonnier de Maurepas ; BnF, Ms fr 12686-12743 : Chansonnier de Clairambault.

de la monarchie, il savait bien qu'il écrivait nécessairement pour le marché clandestin. Dans le contexte de notre étude, la catégorie de littérature clandestine s'avère donc valable, montrant par définition une vision du roi différente de la représentation officielle⁸.

Robert Darnton a beaucoup travaillé sur les livres clandestins⁹. Ses travaux ont pour but de répondre à une question importante : comment un changement de la culture politique a-t-il rendu possible la Révolution ? Atténuant de plus en plus sa thèse initiale, Darnton ne soutient plus l'idée que des livres « ont fait » des révolutions ou qu'il y ait eu une causalité entre des idées (publiées dans des livres) et le renversement politique. En ce qui concerne les dernières années avant 1789, il observe par contre un curieux silence¹⁰. Pourtant, à ses yeux, l'effondrement de l'Ancien Régime ne peut pas être compris sans l'existence d'un certain type de littérature clandestine. À l'origine de cette littérature se trouve une couche d'écrivains déclassés ayant perdu l'espoir d'accéder au monde des grands écrivains des Lumières. Le système politique et les valeurs de la société d'Ancien Régime auraient été déshonorés et minés par la seule répétition de la critique acerbe, multipliée par l'augmentation des tirages. La personne du roi, par exemple, aurait perdu définitivement son caractère « sacré » suite à des histoires de débauche sexuelle. Par conséquent, ces livres transporteraient un message de délégitimation de la monarchie¹¹.

Cette vision des choses a été largement approuvée, mais le nombre des critiques va croissant. Jeremy Popkin et Elizabeth Eisenstein mettent en cause l'explication socio-psychologique concernant les auteurs des pamphlets, assurant que le nombre des écrivains déclassés était minime. Roger Chartier a soulevé la question de l'influence des livres sur la mentalité des lecteurs. Selon lui, les lecteurs modifiaient souvent le contenu d'un texte dans un processus d'adaptation complexe¹².

8. Sur la censure Gudrun GERSMANN, *Im Schatten der Bastille. Die Welt der Schriftsteller, Kolporteurs und Buchhändler am Vorabend der Französischen Revolution*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1993 ; Georges MINOIS, *Censure et culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1995 ; Barbara de NEGRONI, *Lectures interdites. Le travail des censeurs au XVIII^e siècle 1723-1774*, Paris, Albin Michel, 1995 ; Daniel ROCHE, « La police du livre », in Roger CHARTIER, Henri-Jean MARTIN, *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1984, vol. 2, p. 84-91.

9. Citons les ouvrages les plus importants de Robert DARNTON : *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982 ; *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, Paris, NRF Gallimard, 1991 ; *The Corpus of Clandestine Literature in France 1769-1789*, New York, London, Norton, 1995 ; *The Forbidden Best-Sellers of Pre-Revolutionary France*, New York, London, Norton, 1995 ; « An Early Information Society: News and Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, 105, 2000, p. 1-35.

10. R. DARNTON, *Best-Sellers*, *op. cit.*, p. 181-182, p. 240.

11. R. DARNTON, *Best-Sellers*, *op. cit.*, p. 166.

12. R. CHARTIER, *Origines*, *op. cit.*, chap. 4. Autres critiques : Jeremy D. POPKIN, « Robert Darnton's Alternative (to the) Enlightenment », in Haydn MASON (ed.), *The Darnton Debate. Books and Revolution in the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 105-128, surtout p. 109-112 ; Elizabeth L. EISENSTEIN, « Bypassing the Enlightenment. Taking an Underground Route to Revolution », in *ibidem*, p. 157-177.

Récemment, R. Darnton a fondamentalement révisé sa position. Désormais, ce ne sont plus les libelles qui agissent, mais le réseau d'une « société d'information » dans laquelle l'écrit et l'oral se superposent, sans que l'on ne puisse établir une hiérarchie entre les différents médias. Darnton insiste pourtant sur le vecteur initial de ses recherches. Les dégradations qu'il avait trouvées dans les écrits licencieux seraient des *topoi* qui se propageraient dans les discussions, dans les cafés et dans les chansons. Selon R. Darnton, ceci renforce son argument sur la délégitimation de l'ordre ancien, dont la fonction du roi. Tout le réseau concourrait à amplifier l'effet de dérision. Tentons une interprétation alternative à la thèse de Darnton¹³.

Sur le terrain de la littérature non-tolérée, nous pouvons distinguer au moins trois catégories d'écrits dans lesquels le roi est un thème privilégié. La première catégorie peut être appelée pamphlets politiques. Elle s'intéresse moins à la personne du roi qu'à la politique de la Couronne en général. Ce type d'écrits sera négligé dans notre contexte. La deuxième catégorie se compose de livres de galanterie. Elle s'inscrit dans une tradition libertine. La plupart d'entre eux donnent au roi le rôle d'amant ou de séducteur élégant, cultivé et parfait¹⁴. Ou bien, le roi ne joue qu'un rôle secondaire, représentant le cadre illustre de l'intrigue qui se déroule à la cour de France.

Il y a un glissement insensible entre la deuxième et la troisième catégorie qui est celle de la « révélation ».

La littérature révélatrice présente au lecteur des histoires presque incroyables sur les intrigues versaillaises et les dessous de la grande politique. Dans ces écrits, c'est le roi qui est dénoncé. Pour toute la période allant de 1680 à 1770, le phénomène de la révélation domine. Les textes se proposent de révéler le caractère du monarque et les véritables raisons de ses décisions politiques. C'est en somme une attaque du « secret du roi ». Étant l'un des fondements de la doctrine royale d'époque moderne, le « secret du roi » définit la connaissance et la compétence politiques comme domaine exclusif du prince. Cette littérature met ainsi en cause l'un des piliers de l'ordre politique. La révélation a surtout pour but d'ébranler une vision du roi souverain et attentif, agissant selon les principes de bonté, de justesse et d'amour envers ses sujets. « Je me moque du Peuple & de ses cris », s'écrit Louis XIV dans les *Amours de Louis le Grand*¹⁵.

Les livres clandestins racontent des histoires de passion, de jalousie et de bassesse. Jean de Vanel l'a exprimé ainsi à la fin du XVII^e siècle :

13. R. DARNTON, « Early Information Society », art. cit., p. 30.

14. Cf. p. ex. « Les amours du Roy avec Mademoiselle de La Valliere », parfois intitulé « Amours du Palais Royal », en version manuscrite à la BnF, Ms fr 15113, 13774, Ms na fr 7501.

15. *Amours de Louis le Grand et de Mademoiselle du Tron*, Rotterdam, s.d., p. 117. Sur le secret du roi voir Andreas GESTRICH, *Absolutismus und Öffentlichkeit. Politische Kommunikation in Deutschland zu Beginn des 18. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1994, p. 35-55; Lucian HÖLSCHER, *Öffentlichkeit und Geheimnis. Eine begriffsgeschichtliche Untersuchung zur Entstehung der Öffentlichkeit in der frühen Neuzeit*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1979, p. 8.

« Il faut connoître les véritables causes des principaux événemens [...] Ce qu'on attribue à la politique, n'a eu pour fondement que l'aveugle complaisance des Roys pour leurs maîtresses, ou pour leurs favoris : & lors qu'on les a cru n'avoir en tête que le bien de leur État, ils ne songeoient qu'à vanger des querelles d'amour »¹⁶.

Ces anecdotes, adoptant la perspective du « trou de la serrure », n'étaient pourtant pas simplement destinées à dénoncer des infamies morales du roi. Elles devaient rendre compréhensibles les comportements et les actions du roi. Quels sont donc les secrets dévoilés au lecteur ? Le roi serait dominé par des passions brutales. Soit il est représenté comme un pleutre ayant peur du Jugement Dernier, qui se fie entièrement à son confesseur, soit il est montré comme un tyran cruel au caractère redoutable ; il peut encore être décrit comme totalement soumis à sa maîtresse. En vérité, ce seraient les courtisans rapaces et leurs intrigues qui gouvernent le royaume. Dans un ouvrage clandestin paru en 1710, Madame de Maintenon explique au roi l'étendue de son pouvoir :

« Tout a plié sous moi dans tout ce vaste Royaume, vous avez laissé les dignités & les honneurs à ma disposition ; chapeaux de Cardinal, Palliums, Mitres, Crosses, Bâtons de Maréchal, Colliers d'Ordres, rien n'a été distribué que sous mon bon plaisir ; j'ai donné des chefs à vos Parlements, des Généraux à vos Armées [...] j'ai commandé à la victoire même & l'ai fait suivre quel Général j'ai voulu [...] la vie & la mort de tous vos sujets a été en mon pouvoir »¹⁷.

Parfois, les auteurs banalisent la situation du roi, le plaçant au même niveau que celui de tous les autres hommes, « dupe » et « jouet » de leurs amours¹⁸.

Il y a un certain nombre de *topoi* assez répandus dans la littérature de dévoilement (ou de révélation). Parmi eux se trouve le motif du roi nymphomane, ayant non pas une seule maîtresse mais plusieurs. Souvent associée à la perception que l'on a du règne de Louis XV, cette idée caractérise cependant déjà la tradition Louis-quatorzienne. Le lecteur est « informé » que Madame de Maintenon se serait servie de sa position auprès de la maison de Saint-Cyr pour procurer régulièrement au roi des jeunes filles, destinées à satisfaire son appétit sexuel. Mais l'auteur anonyme s'intéresse moins à fustiger les « plaisirs criminels » du monarque qu'à mettre en relief sa dépendance et son manque d'initiative. Ainsi Madame de Maintenon « lui donne même des personnes aimables, pour l'entretenir dans ses plaisirs étant bien assurée que c'est l'unique moyen, propre à lui posséder toujours le cœur »¹⁹. Le roi n'est pas un amant élégant ni même viril. Il s'avère plutôt être un

16. [Jean DE VANEL,] *Les intrigues galantes de la Cour de France depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent*, 2 vols., Cologne, chez Pierre Marteau, 1694, vol. 1, p. 1-2.

17. *Entretien entre Louis XIV, roy de France, et Madame la marquise de Maintenon [...] sur les affaires présentes & pour la conclusion de leur Mariage*, Marseille, 1710, p. 12-14.

18. *La chasse au loup de monseigneur le Dauphin, ou la rencontre du comte Du Rourre dans les plaines d'Anet*, Cologne, 1695, p. 55.

19. Scarron *aparu* [sic] à *Mme de Maintenon, et les reproches qu'il lui fait sur ses amours avec Louis le Grand*, Cologne, 1694, p. 128.

vieux satire qui se couvre de ridicule²⁰. Même dans un livre modéré comme celui de l'auteur clandestin à succès Gatién de Courtitz de Sandras, intitulé *Le grand Alcandre frustré*, le monarque – Louis XIV – fait naufrage au moment suprême à cause d'un manque de virilité : « Il tomba dans la plus cruelle disgrâce qui puisse arriver en amour. Enfin ce malheureux amant se trouva sans armes »²¹.

La faiblesse du roi est un thème important surtout pour le règne de Louis XIV. La perte de la forteresse de Menin est commentée dans un petit livre anonyme qui décrit les cauchemars du souverain. Ce livre montre qu'il essaie de s'enfuir de la réalité²². Les triomphes militaires du roi, tant mis en valeur par la représentation officielle, sont réduits au niveau d'un bas marchandage : « L'on m'a vu prendre Mons en personne qui ne savait qu'elle m'étoit vendue argent comptant & que Louvois en avoit envoyé le prix dans un veau »²³.

Systématiquement, la littérature clandestine semble éroder la crédibilité de la représentation officielle de la monarchie. Un autre motif populaire – très répandu dans les chansons et les discussions politiques – était l'hypothèse que Louis XIV n'était pas le fils de Louis XIII. En fait, Louis XIII n'eut deux fils qu'après vingt ans de mariage²⁴. L'interprétation officielle s'est orientée à la devise du petit prince Louis « Dieudonné », né presque miraculeusement grâce à l'intercession de la Vierge. Le discours non-officiel, par contre, se montrait plus sceptique, avançant l'idée du « bâtard ». En 1692, parut un pamphlet racontant l'histoire de l'adultère de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV²⁵ : Selon l'auteur, c'était à l'occasion d'une querelle entre le cardinal-ministre Richelieu et le frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, alors héritier de la couronne. Pour se venger de cette dispute, Richelieu conçut l'idée que la reine devrait mettre au monde un Dauphin. Avec l'aide d'un capucin confesseur de la reine, Richelieu

20. « Vieux pêcheur, est-ce encore à toi à sentir les appétits de la chair, qui [es] tout ruiné & rendu incapable de satisfaire une jeune coquette ? », *Amours de Louis le Grand*, op. cit., p. 37-38.

21. [Gatién DE COURTITZ DE SANDRAS,] *Le grand Alcandre frustré ou les derniers efforts de l'Amour et de la Vertu. Réimpression textuelle faite sur l'édition de 1696*, éd. P.L. JACOB, Paris, 1874, p. 105. Gatién de Courtitz de Sandras vécut de 1644 à 1712. Il est devenu célèbre par ses « Mémoires » et « Testaments » apocryphes de divers personnages importants. Ses occupations littéraires lui valurent un séjour à la Bastille et l'exil. Apparemment, Courtitz de Sandras, au lieu de vouloir transmettre un message politique, cherchait surtout la réussite financière. Cf. Jean LOMBARD, *Courtitz de Sandras et la crise du roman à la fin du grand siècle*, Paris, PUF, 1980 ; Benjamin WOODBRIDGE, *Gatién de Courtitz, sieur de Verger. Étude sur un précurseur du roman réaliste en France*, Paris, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1925. Son dossier de police se trouve à la Bibliothèque de l' Arsenal (BA), Archives Bastille, Ms 10497.

22. *Songe de Louis XIV, du 22 du mois d'Aout l'an 1706, jour de la prise de Menin*, Cologne, s.d.

23. *Entretien entre Louis*, op. cit., p. 27 ; cf. *Amours de Louis le Grand*, op. cit., p. 145, et pour l'époque du ministre-cardinal Fleury : *L'espion civil et politique ou lettres d'un voyageur sur toutes sortes de sujets*, par Mr D. V*** surnommé le chrétien errant, Londres, 1744, p. 150.

24. Cf. les vaudevilles suivants dans le Chansonnier Maurepas de la BN : *À Jacques disoit Louis*, vol. 8, fol. 345, 1695 ; *Qui veut ouïr*, vol. 10, fol. 321, 1705 ; *Or écoutez mes chers amis*, vol. 13, fol. 129, 1715 ; *L'éclat de la noblesse*, vol. 16, fol. 1, 1721.

25. [Pierre LE NOBLE,] *Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. Avec Monsieur le C.D.R. le véritable père de Louis XIV aujourd'hui Roi de France*, Cologne, chez Pierre Marteau, 1692. Citations d'après la deuxième édition de 1693. D'autres éditions ont suivi en 1694, 1696 et 1738.

aurait convaincu Anne d'Autriche de coucher avec un jeune gentilhomme. L'auteur ironise sur la version officielle: «Ainsi naquit après vingt ans de patience Louis XIV. fils de Louis XIII. par voie de transsubstantiation [...] auquel on a donné avec justice le fameux titre de Louis Dieu donné»²⁶.

Pour l'auteur, la naissance de Louis n'est qu'un symbole préfigurant la nature de sa politique :

«L'infidélité présidoit à sa conception, & elle n'a depuis continué ses influences que pour égaler sa vie à sa naissance, & pour lui faire porter le Sceptre de la même manière qu'il l'a gagné»²⁷.

Plus d'un demi-siècle plus tard, Marie-Agnès de Falques tentera d'expliquer la politique royale face à la controverse janséniste. La tâche du roi aurait dû être d'apaiser le conflit qui opposait les Jésuites et les Jansénistes. Mais la marquise de Pompadour, alors maîtresse du roi, aurait conseillé à Louis XV de ne pas calmer les querelles, afin de pouvoir tirer de l'argent des deux partis (ce que l'auteur n'explique pourtant pas). Ce qui conduit l'auteur à accuser le roi d'être un «friponeau»²⁸.

En ce qui concerne la représentation du caractère du roi, on peut en fait observer une évolution sensible entre la fin du XVII^e et le milieu du XVIII^e siècle. Pourtant, il est à noter qu'entre 1700 et 1740 environ, peu d'exemples de la littérature de dévoilement ont vu le jour; pendant les trois décennies suivantes en revanche, la production prit un nouvel essor. La plupart des *topoi* ne changent pas, mais les auteurs se consacrent de plus en plus à déchiffrer la psychologie du monarque en présentant un jugement plus équilibré sur les actions du roi, et cherchant à expliquer les raisons de son comportement. Dans le texte de Madame de Falques, par exemple, c'est l'ennui qui torture Louis XV. Madame de Pompadour étant la seule personne apte à l'en délivrer, il devient son esclave – ce qui est en partie une explication classique du pouvoir des maîtresses²⁹. Le roman à clef *Les amours de Zeokinizul* (1746), écrit peut-être par Crébillon le jeune, expose le règne et le caractère de Louis XV³⁰. D'après l'auteur, le roi est non seulement la victime de son épouse mais aussi du Premier ministre Fleury,

26. [P. LE NOBLE,] *Amours d'Anne d'Autriche*, op. cit., p. 96.

27. *Ibidem*, «Avis au lecteur», sans pagination.

28. [Marie-Agnès DE FALQUES,] *L'histoire de Madame la marquise de Pompadour, par Mademoiselle de Fauques [sic] réimprimée d'après l'édition originale de 1759 avec une notice sur le livre et son auteur*, Paris, 1879, p. 111. L'auteure vécut de 1720 jusque vers 1777. Enfuie d'un couvent, elle est passée par Paris pour trouver refuge enfin à Londres, où elle gagnait sa vie comme écrivain, se servant souvent du pseudonyme de Madame de Vaucluse. Cf. MAE, Mémoires et Documents, France 1351, fol. 96r-97r, BA; Ms 12568; et les informations de l'éditeur de *L'Histoire de Madame la marquise*.

29. Comme dans *Songe de Louis XIV*, op. cit., et d'autres écrits du temps de Louis XIV. Pour l'époque de Louis XV, cette idée se retrouve même dans des textes qui sont relativement apologétiques: *De merkwaardige gebeurtenissen von Anna Maria de Mailly, hertoginne von Chateauroux, en minnaresse von Lodewyk XV, Koning van Vrankryk*, S'Gravenhage, 1746.

30. [Claude P. J. de CRÉBILLON?,] *Les amours de Zeokinizul, roi des Kofirains. Ouvrage traduit de l'Arabe du voyageur Krinelbol*, Amsterdam, 1746.

qui essaie avec succès de l'écarter du gouvernement en le distrayant avec des maîtresses. Mais après la mort du ministre, le roi change radicalement de conduite. Il assume ses responsabilités envers le royaume et ses sujets. Adoré pour ses succès, il trouve la force de se consacrer entièrement à son « travail de roi », révélant finalement son véritable caractère de bon monarque. Il réalise ensuite le règne parfait d'un nouvel Âge d'Or. Un autre livre contemporain décrit un changement psychologique similaire³¹.

Postulat implicite : le gouvernement ne peut être bon que dans les propres mains du roi. Il en va de même dans les autres écrits qui expriment la même idée en négatif, l'état déplorable du royaume et du gouvernement n'étant que l'inverse d'un monde où le bon roi gouverne³². Le secret du roi n'est donc pas vraiment mis en question dans la littérature qui se veut « de dévoilement ». Le caractère du roi est construit sur deux registres différents. D'un côté, le comportement du roi est analysé en termes de vices ordinaires (bien qu'exagérés). De l'autre côté, il s'agit du mythe du roi comme gouvernant parfait. Pendant le temps où le roi est soumis aux vices, il est pensé comme un simple être humain. Mais lorsque vient le moment où il s'affranchit de la mauvaise influence de son humeur, de sa maîtresse ou des ministres, il devient le prince sans failles. La littérature clandestine analyse un dysfonctionnement temporaire dû à la personnalité du roi. Elle ne remet pas en question la monarchie. Au contraire, elle cherche des remèdes aux problèmes.

Si l'on compare des livres imprimés avant 1760 avec les écrits de la fin de l'Ancien Régime, ces derniers ne présentent pas de dimension critique plus forte. Les *Mémoires secrets* de Duclos, par exemple, ne fustigent Louis XIV que pour ses amours adultères, sa fausse dévotion, sa complaisance envers les ministres et le culte de sa personne – critiques bien traditionnelles. À la différence de la plupart des livres de la fin du XVIII^e siècle, les *Mémoires secrets* s'appliquent même à démontrer les bienfaits de ce monarque afin d'en présenter une vision équilibrée³³. Même chose pour les *Mémoires apocryphes* du Maréchal de Richelieu, parus en 1791. L'ancien favori de Louis XV rapporte que le roi était voluptueux et alcoolique. Mais l'auteur ne le rend pas personnellement responsable de sa conduite. Il accuse les courtisans d'avoir rendu aveugle le roi sur les réalités et les problèmes de son peuple par leurs flatteries. Cette vision s'inscrit parfaitement dans la littérature critique de la Cour, une tradition qui remonte au Moyen Âge. Dans une collection de « lettres » de Madame de Pompadour, publiées en 1771 et inspirées par les idées des

31. [Marie-Magdelaine BONAFONS,] *Tanastès. Conte allégorique. Par Mlle de ****, 2 vols., La Haye, 1745. Ce livre a fait l'objet d'une étude approfondie dans le livre de Lisa J. GRAHAM, *If the King Only Knew. Seditious Speech in the Reign of Louis XV*, Charlottesville, London, University Press of Virginia, 2000.

32. Ce qui est vrai même pour des textes ouvertement opposés au gouvernement : *Copie d'une lettre d'un particulier retiré à Amsterdam pour la religion [...]. De La Haye, le 1 juin 1715*, s.l., s.d., p. 26.

33. Charles D. DUCLOS, *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, 2 vols., Paris, 1820-1821 [1791], vol. 1, p. 161-175.

Lumières, nul scandale d'adultère n'est dévoilé. On chante la louange de l'hésitation du roi lorsqu'il est « obligé » à introduire de nouveaux impôts ; c'est toujours la Cour qui a des influences néfastes et qui est la cause d'un mauvais gouvernement. Les *Mémoires de Louis XV* (1775), en revanche, présentent au lecteur la décadence morale et intellectuelle d'un roi vieillissant, dans le but de conclure par l'éloge et l'espérance que l'on place dans le règne commençant de Louis XVI³⁴.

Reste le problème de la littérature pornographique, sur laquelle Antoine de Baecque a fondé son analyse du *Corps de l'histoire*. Les livres stigmatisant la supposée impuissance du roi Louis XVI auraient symbolisé la crise fondamentale de l'État. Ce point de vue paraît convaincant. Pourtant, il ne peut pas établir une causalité entre la littérature clandestine calomnieuse et l'effondrement de l'ordre politique. En effet, le regard s'insinuant dans l'intimité de la famille royale n'était pas une invention de la période pré-révolutionnaire. La littérature de dévoilement l'a toujours discuté, même dans un style pornographique. L'impuissance royale est de même un sujet ancien, comme en témoigne le livre sur le *Coq chatré*³⁵. Il faut de plus tenir compte du fait que la signification de la sexualité du roi n'était pas fixée une fois pour toutes. En ce qui concerne les rois Louis XIV et Louis XV, c'était leur *puissance* sexuelle qui était mal vue, cause de désordre lié à la multitude des bâtards ou des maîtresses. Finalement, l'intérêt des contemporains ne portait pas spécialement sur les aventures érotiques du monarque. Quant au fameux *Parc aux Cerfs*, résidence dans laquelle Louis XV aurait logé ou reçu une foule de jeunes filles, certains écrits s'intéressent plutôt aux dépenses qu'il aurait occasionnées plutôt qu'aux débordements sexuels³⁶.

Comment résumer le rôle de la littérature clandestine ? Ces écrits veulent dévoiler le secret du roi. Mais ils ne vont pas jusqu'au bout. Ils n'informent pas le lecteur des principes du bon gouvernement ; le contenu du secret n'est donc pas publié. Le lecteur « apprend » au contraire que le roi ne sait pas mieux faire qu'un simple mortel. Le lecteur (et l'auteur) adoptent même une position supérieure au roi : car ils ont au moins la capacité de comprendre la situation

34. Cf. *Véritable vie privée du Maréchal de Richelieu contenant ses amours et intrigues*, éd. Élisabeth Porquerol, Paris, Gallimard, 1996 [1791], p. 218, 229, 266-268 ; *Lettres de Madame la Marquise de Pompadour depuis 1753 jusqu'à 1762 inclusivement*, 2 vols., Londres, 1771 ; *Mémoires de Louis XV, roi de France et de Navarre, Dans lesquels on donne une Description impartiale de son Caractere, de ses Amours, de ses Guerres, de la Politique de sa Cour, du génie & de l'habileté de ses Ministres, Généraux et favoris. Par un ancien Secrétaire d'Ambassade à la Cour de France*. Traduit de l'Anglois, Rotterdam, 1775.

35. *Le coq chatré. Chose nouvelle*, s.l., 1689. Cf. l'anecdote dans [G. DE COURTILZ DE SANDRAS,] *Alcandre frustré*, op. cit., et les doutes sur la légitimité de Louis XIV, supra. D'autres ouvrages de caractère pornographique : *L'esprit familier de Trianon ou L'apparition de la duchesse de Fontanges, contenant les secrets de ses amours, les particularités de son Empoisonnement et de sa Mort, et plusieurs autres aventures très-remarquables*, Paris, 1695, p. 13-15 ; *Entretien entre Louis*, op. cit., p. 81-82 ; *Les amours de Madame de Maintenon épouse de Louis XIV. Roi de France, &c. Augmenté en cette nouvelle édition de plusieurs pièces curieuses*, Villefranche, chez David au Four, 1694. Sur le contenu pornographique se référant à la reine dans les Mazarinades : Jeffrey W. MERRICK, « The Cardinal and the Queen: Sexual and Political Disorders in the Mazarinades », *French Historical Studies*, 18, 1994, p. 667-699.

36. [Louis-Gabriel BOURDON,] *Le Parc au Cerf, ou l'origine de l'affreux déficit par un zélé patriote*, Paris, 1790 ; [BOUFFONIDOR,] *Les fastes de Louis XV*, 2 vols., Villefranche, 1782, vol. 2, p. 382-383.

du roi dépendant (des maîtresses, des ministres). Pourtant, peut-être paradoxalement, la littérature clandestine ne délégitime pas le roi. Il reste détenteur du « secret » car il est dépositaire exclusif des arcanes du gouvernement et c'est du roi seul qu'on attend la réalisation de l'Âge d'Or. À cause de l'image du roi faible et manipulé, on s'attendrait à ce que les auteurs mettent en cause le principe monarchique ou au moins qu'ils revendiquent un discours ouvert au grand public sur les principes du gouvernement. Pourtant, la vision habermasienne ne semble pas appropriée. Même les rares livres qui donnent explicitement des conseils politiques soulignent que le roi seul devrait avoir connaissance des affaires publiques³⁷.

À une époque où la représentation officielle de la monarchie était omniprésente sous la forme de prédications, de harangues, d'œuvres d'art, de bâtiments, de déclarations publiques, les livres clandestins se livraient à une expérimentation. Est-il possible de représenter le monarque, sa vie, sa façon de gouverner, sans se servir des images officielles et sans lui prêter les attributs conventionnels des vertus royales ? La réponse est oui. Elle est donnée sous la forme d'un « blasphème » de la représentation officielle. Ce blasphème insolent et peut-être amusant, car interdit, constitue sûrement en grande partie l'attrait de la littérature clandestine.

Pour les lecteurs, il était évident que les récits ne montrent nullement la réalité historique. C'est l'usage paradoxal et ludique de documents soi-disant authentiques qui en rend compte³⁸. Certains livres citent des textes pour accréditer le contenu du récit. En réalité, ces textes qui ressemblent à des contrats, à des lettres ou encore à des écrits qui auraient circulé à Versailles, sont de faux documents. Ils sont écrits de manière tellement exagérée que leur caractère fictif saute aux yeux. Leur but n'est donc pas de tromper le lecteur. C'est comme si les auteurs voulaient faire comprendre au public qu'une vérité univoque n'existe pas et que l'on est confronté à de multiples interprétations de la réalité. Personne ne pouvait sérieusement croire que Louis XIV et Madame de Maintenon avaient fixé dans un contrat de mariage clandestin l'expulsion des Huguenots ou même l'abolition de la « loi salique »³⁹.

Ces « documents » ne sont pas destinés à montrer l'exactitude du récit clandestin, mais à mettre en cause l'exclusivité de tout récit. Ils mettent en question un récit qui exclut des variantes alternatives de la réalité, comme c'est

37. Jürgen HABERMAS, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, (1962), Paris, Payot, 1978. Cf. *Lettre de Louis XIV à Louis XV*, s.l., s.d. [1733], p. 14.

38. Au milieu du XVIII^e siècle, cet aspect est renforcé par le cadre des romans à clef, invitant les lecteurs à découvrir les protagonistes. Certains des écrits se réfèrent même à des documents « perses » ou exotiques. D'autres textes se présentent sous la forme de dialogues du roi avec des spectres ou de correspondance avec l'au-delà, ce qui est un style plus répandu sous Louis XIV. Cf. par exemple *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse. Nouvelle édition*, Amsterdam, 2^e éd. 1746 ; *Luxembourg apparu à Louis XIV, la veille des rois, sur le rapport du père La Chaise, fait à la sainte société*, Cologne, chez Pierre Marteau, 1695 ; *Esprit familier*, op. cit.

39. Scarron *apparu*, op. cit., p. 28-31 ; *Entretien entre Louis*, op. cit.

le cas de la représentation officielle. Les écrits clandestins se moquent de celui qui prétend à pouvoir déterminer une seule interprétation des actions et des paroles du roi. En revanche, ils démontrent par l'exagération même que tout discours univoque représente une exagération. Avec Olivier Ferret, nous pouvons dire que le rôle des livres clandestins consiste à délivrer une « autre information », le « politiquement incorrect » du discours officiellement admis. La littérature clandestine n'est pas une forme de « journalisme » ni d'« histoire contemporaine » de l'époque, comme l'écrit R. Darnton, car les auteurs ne dévoilent pas de faits exacts. La littérature de révélation est un genre entièrement fictionnel⁴⁰.

C'est sur un deuxième registre que le récit clandestin se réfère à l'image officielle de la monarchie : il en est, d'une certaine manière, le contrepoids symbolique⁴¹. La représentation officielle exagère et représente un roi parfait et surhumain, la littérature clandestine, à son tour, exagère en montrant un roi plein de bassesse. Bien que, dans ces livres, beaucoup de scènes se réfèrent à des éléments appartenant à la mise en scène officielle, elles construisent néanmoins une image opposée. Les livres donnent à ces éléments une valeur quasiment négative. L'opération que doit faire le lecteur est de rétablir l'équilibre entre les deux manières de dire le roi. La littérature clandestine est un moyen de trouver le juste milieu qui, en fait, seul est crédible. Comme elle concourt à développer une vision crédible du roi, la littérature peut être qualifiée de facteur stabilisant finalement la monarchie.

LES CHANSONS

Le vaudeville est déjà, au XVIII^e siècle, un phénomène traditionnel, existant au moins depuis le XVI^e siècle. Il s'agit d'un texte rimé sur un air connu, souvent à caractère critique, ironique ou polémique, portant sur les affaires qui font l'actualité. Les vaudevilles circulaient soit sous forme de petites feuilles vendues sous le contrôle de la police de Paris, soit par voies clandestines, ou encore par le chant, la mélodie servant d'appui mnémotechnique. Pour la

40. Olivier FERRET, « Pamphlet et information politique », in Henri DURANTON, Pierre RÉTAT (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, p. 145-157, ici 156. R. DARNTON : « A kind of journalism disguised as contemporary history and biography » ; in, *Best-Sellers*, op. cit., p. 77 ; un énoncé similaire se trouve dans *Édition*, op. cit., p. 175. Pourtant, il existait un journalisme de révélation dans la France du XVIII^e siècle : le périodique clandestin janséniste *Nouvelles Ecclésiastiques*. Les auteurs de ce journal observaient soigneusement le principe de la documentation exacte et vérifiable. Si possible, ils citaient des actes notariés ou tout au moins plusieurs témoignages. Ayant besoin de convaincre leurs lecteurs du fait de la persécution des « amis de la Vérité », les *Nouvelles Ecclésiastiques* ont établi un certain standard de véracité. Sur les *Nouvelles Ecclésiastiques* et le jansénisme du XVIII^e siècle, voir Catherine L. MAIRE, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard 1998. Sur le rôle des *Nouvelles Ecclésiastiques* pour « l'opinion publique » : A. FARGE, *Dire*, op. cit.

41. L'auteur de la *Musique du diable* se plaint des « mille louanges fades » pour le roi dans la littérature privilégiée ; *La musique du diable ou le Mercure Galant dévalisé*, Paris, 1711, p. 66.

période de 1680 à 1750, on a pu identifier 350 chansons et 200 textes en vers (sans mélodie) concernant le roi, ce qui correspond environ à 10 % de la totalité des textes conservés⁴².

Il est très probable que les « timbres » et les mélodies soient porteurs de sens, ajoutant des significations spécifiques aux paroles⁴³. Il faut toutefois rester prudent à cet égard. Étant donné que la musique est un système de signes moins dense que la langue, il semble peu probable que le texte puisse « interpréter » la mélodie⁴⁴. Il ne faut cependant pas exclure que les timbres soient chargés d'une certaine « mémoire », résultant de leur utilisation déjà historique. Mais l'analyse statistique effectuée sur notre corpus ne permet pas d'établir une corrélation entre un certain timbre et un sujet spécifique. Même pour le thème très général du « roi », il n'y pas de timbre préféré. Les deux timbres les plus importants ne sont utilisés, chacun, que dans 5 % des cas environ. Pour notre étude, les timbres ne jouent donc apparemment qu'un rôle secondaire.

Concernant le problème des auteurs et des voies de diffusion des vaudevilles, il est là aussi difficile de donner une réponse exacte. Certains chercheurs ont essayé de formuler des critères de nature esthétique pour en déduire le niveau social de l'auteur. Cette méthode se réfère pourtant au modèle dichotomique qui oppose une culture populaire à une culture des élites, modèle très controversé, voire réfuté⁴⁵. Les auteurs contemporains soulignent en effet que toutes les couches sociales récitaient les vaudevilles. Pour les vaudevilles critiques, il faut

42. Notre corpus étant principalement basé sur les chansonniers de Maurepas/de Clairambault à la BnF et d'autres collections moins importantes, pour la liste complète voir J. I. ENGELS, *Königsbilder*, op. cit., p. 318-328. Sur le vaudeville François GIRARD, « La chanson française au XVIII^e siècle », 3 vols., Paris, 1979, Thèse d'État non publiée; Claude GRASLAND, « Chansons et vie politique à Paris sous la Régence », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 37-4, octobre-septembre 1990, p. 536-570; Annette KEILHAUER, *Das französische Chanson im späten Ancien Régime. Strukturen, Verbreitungswege und gesellschaftliche Praxis einer populären Literaturform*, Hildesheim, Olms, 1998; Herbert SCHNEIDER, *Das Vaudeville. Funktionen eines multimedialen Phänomens*, Hildesheim, Olms, 1996 et *Chanson und Vaudeville. Gesellschaftliches Singen und unterhaltende Kommunikation im 18. und 19. Jahrhundert*, St. Ingberg, Röhrig, 1999; Claude GRASLAND, Annette KEILHAUER, « La rage de collection. Conditions, enjeux et significations de la formation des grands chansonniers satiriques et historiques à Paris au début du XVIII^e siècle (1710-1750) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47-3, juillet-septembre 2000, p. 458-486.

43. C. GRASLAND, « Chansons », art. cit.; Hinrich HUDDE, « L'air et les paroles : l'intertextualité dans les chansons de la Révolution », *Littérature*, 68, 1988, p. 42-57; Rolf REICHARDT, Herbert SCHNEIDER, « Chanson et musique populaires devant l'Histoire à la fin de l'Ancien Régime », *Dix-huitième siècle*, 18, 1986, p. 117-142.

44. Walther DÜRR, *Sprache und Musik : Geschichte, Gattungen, Analysemodelle*, Kassel, Bärenreiter, 1994, p. 29.

45. Sur la différence des styles et des niveaux culturels, voir F. GIRARD, *Chanson*, op. cit., vol. 1, p. 319-332, 458-469; C. GRASLAND, « Chansons », art. cit., p. 555, 560, 564; cf. aussi Henri DAVENSON, *Le livre des chansons*, Boudry, 3^e éd. 1946, p. 30-40 qui se montre beaucoup plus sceptique. Sur la culture populaire, cf. p. ex. Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1997, p. 7; Martin DINGES, *Der Maurermeister und der Finanzrichter. Ehre, Geld und soziale Kontrolle im Paris des 18. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1994, p. 36-38; Robert M. ISHERWOOD, *Farce and Fantasy. Popular Entertainment in Eighteenth-Century Paris*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 250; Daniel ROCHE, *Le peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier, 1981. Pour une réfutation du modèle de la culture populaire à l'exemple de pratiques religieuses, voir Hillard v. THIESSEN, *Die Kapuziner zwischen Konfessionalisierung und Alltagskultur. Vergleichende Fallstudie am Beispiel Freiburgs und Hildesheims 1599-1750*, Freiburg, Rombach, 2002.

cependant supposer une diffusion plus discrète par écrit⁴⁶. Il n'est donc pas possible de lier le vaudeville exclusivement à la culture orale.

Les vers sur le roi sont des commentaires politiques sérieux, mais il ne faut pas oublier leurs éléments ludiques. Le vaudeville et les vers sont indissociables de l'idée de gaieté; ils sont l'expression d'une culture du rire qui se moque des défauts de l'homme. Ce sont la mélodie, le mètre, la rime qui constituent le cadre dans lequel les auteurs décrivent la «réalité». Le ton doit être élégant et plein d'esprit pour avoir du succès parmi les auditeurs qui l'écoutent avant tout pour se divertir. Le texte doit être piquant et susciter tant la curiosité que l'amusement. C'est pour cela qu'il n'y pas de place pour des arguments ni même pour des revendications concrètes. Mais, d'un autre côté, c'est pour cela qu'une bonne pointe et un fin mot ne sont pas autre chose qu'un énoncé politique, voire un argument politique. On a parlé de l'élément «culinaire» des chansons, notamment en ce qui concerne les jeux de mots⁴⁷. Parfois le jeu de mots domine ou transforme les énoncés politiques: la marquise de La Tournelle, l'une des premières maîtresses de Louis XV, est mise en relation avec la politique du Parlement de Paris, apparemment pour la seule raison qu'elle s'appelle comme la *Chambre de la Tournelle*⁴⁸. Cela montre que la «négociation de la réalité» politique dans les chansons est soumise au succès culinaire.

Le rire, supposant toujours une certaine distance par rapport à l'objet, rend possible la mise à distance du roi par les sujets⁴⁹. À la différence de la représentation officielle, ce n'est pas le roi qui construit cet éloignement, mais les chanteurs qui prennent leurs distances afin de pouvoir le juger ou le dédaigner: «Je me ris de son destin/Pour vu que j'aye du vin»⁵⁰. La distanciation peut être inversée par le rire dénigrant, réduisant la Majesté au niveau des petites gens, comme dans cette chanson sur Louis XIV faisant allusion au mariage supposé avec Madame de Maintenon:

«Le roi se retire à Marly/
Où d'amant il devient mari/
Comme font les gens de son âge/

46. Nous connaissons le cas d'un prêtre qui diffusait des vers politiques en collant clandestinement des placards sur les murs et en envoyant des lettres à des amis: BA, Ms 10502, Dossier Vigier, Interrogatoires de Françoise de Courcelles des 5 septembre et 5 octobre 1694. Dans beaucoup de dossiers, on trouve parmi les papiers personnels confisqués des chansons et des vers, cf. par exemple Ms 10544, Dossier Bredeville (1703). Pidanzat de Mairobert, fréquentant les cafés et les théâtres au milieu du XVIII^e siècle, laissait tomber au sol ou faisait glisser dans les poches des voisins les vers et les chansons, bien notés sur des petits papiers: François RAVAISSON-MOLLIEN, *Archives de la Bastille. Documents inédits*, 19 vol., Paris, 1866-1904, vol. 12, p. 324.

47. Fritz NIES, «Kulinarische Negativität. Gattungsstrukturen der Chanson im Vaudeville-Bereich (Guérignons, Roquetins, Lanturlus, Lampons)», in Erich KÖHLER (éd.), *Sprachen der Lyrik*, Frankfurt, Klostermann, 1975, p. 606-629, surtout p. 626-628.

48. Cf. par exemple *Le lit de justice autrefois*, Chansonnier de Maurepas, vol. 31, fol. 131 (1743).

49. Henri BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, cité d'après l'édition allemande Meisenheim, 1948, p. 9.

50. Chanson *Que Marly toujours l'occupe*, Bibliothèque Mazarine, Ms 2260, fol. 83v bis (1702).

Du vieux soldat c'est le destin/
Que se retirant au village/
Il épouse sa catin»⁵¹.

Les chansons semblent posséder certaines caractéristiques de ce que Mikhaïl Bakhtine a appelé la culture du rire⁵². En faisant rire, les chansons font tomber le masque de la représentation officielle de la monarchie. Mais elles jouent elles-mêmes un jeu de masque. Elles soulignent qu'il y a plusieurs façons de «lire» les actions du roi, sans vouloir présenter leur contenu définitif. Elles jouent avec la pluralité des significations d'un geste du monarque. Elles ne se veulent ni révolutionnaires ni délégitimant, car elles ne prétendent pas connaître l'interprétation «vraie». Elles présentent un autre ordre de significations sans lui donner pourtant un statut «objectif».

Pourtant, les vers et les chansons sur le roi ne jouent pas tous sur le registre de l'ironie et du rire. Les trois quarts des textes rimés adoptent un ton différent. Même sans être satiriques, les vaudevilles cherchent à rendre lisible et à maîtriser la «réalité» politique. Le rythme des strophes structure les faits. Les décors de certains vaudevilles (dialogues de paysans, harangues des harangères de la halle, etc.) esquissent un contexte bien connu et peu menaçant. Voici un exemple : dans les premières années qui suivirent le mariage de Louis XV, il n'y eut pas d'enfant mâle. La succession à la couronne était en danger. La chanson donnait une occasion d'exorciser le problème :

Un jeune coq aimait/
Une poulette/[...]/
Elle fit, la friponne/
Deux poulettes à la fois [...]
Aussitôt le Coq/
[...] dit transporté d'amour/
Je te promets ma Mie/
Deux poulets au premier jour»⁵³.

Cet exemple met en relief plusieurs aspects de la «mise en chanson» du roi. Le texte nécessite un travail de décodage. L'image de la basse-cour traduit la situation problématique de l'État en une scène familière et peu inquiétante. En même temps, elle démystifie la procréation royale et la réduit au niveau «animal». Néanmoins, l'auteur du texte n'est nullement coupable d'un manque de respect envers le monarque, car le coq, symbole de la France, était une métaphore convenable pour désigner le roi.

Si l'on passe en revue les chansons et les vers, l'imagerie du monarque s'avère très contrastée. Le roi est un guerrier héroïque, un bon père, un coureur de jupons, un oisif flegmatique, un monarque très chrétien, un innocent

51. Chanson *Le roi se retire à Marly*, Chansonnier de Maurepas, vol. 29, fol. 117 (1708).

52. Mikhaïl M. BAKHTINE, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1982.

53. Chanson *Un jeune coq aimait*, Bibliothèque Mazarine Ms 3984, fol. 241 (1727).

trompé, un maquereau, un persécuteur féroce, un enfant naïf, un juge impartial et un imbécile. Le roi n'a ni une place ni une image définitive dans les chansons. Les statistiques effectuées à partir de notre corpus d'environ 550 chansons et vers sur le roi donnent des indications sur les thèmes préférés par les auteurs. Dans 40 % des textes, le roi est montré en tant que « chef du gouvernement ». Le deuxième aspect (20 %) est la vie sexuelle et amoureuse du monarque. Le roi commandant ses armées n'a donné que 15 % des vers et des chansons – souvent dominés par un ton de louange. Les thèmes suivants sont presque marginaux : maladie, mort, corps du roi (les trois ensemble = 6 %). Cette répartition des thèmes est assez semblable pour toute la période de 1680-1750. Seules les années 1744-1745 en sont l'exception : à l'occasion des campagnes de Louis XV, « le guerrier » domine (50 %).

Un deuxième champ de recherche concerne les relations entre les sujets et le roi, exprimées dans les vers et les chansons. On peut identifier trois unités, chacune différenciée par le grade d'approbation et de désapprobation, à savoir :

1. les énoncés non-argumentatifs sans distance
 - 1.a. haine, 1.b. adoration naïve
2. textes non-argumentatifs montrant de la distance
 - 2.a. moquerie, 2.b. respect, 2.c. louange conventionnelle
3. textes montrant des arguments ou de la réflexion
 - 3.a. critique, 3.b. position équilibrée, 3.c. assentiment.

Prédominent les textes distanciés, non-argumentatifs et critiques. La moquerie caractérise un quart des chansons, la critique représente un cinquième et la louange conventionnelle un septième. Haine et adoration correspondent chacune à un dixième. Les résultats pour les autres catégories sont minimes⁵⁴.

LES « ON DIT » DE LA « CULTURE DES NOUVELLES »

La signification des chansons ne peut être comprise que dans le contexte des autres paroles émises dans les cafés et dans les lieux publics de Paris. Nous trouvons tout d'abord des renseignements dans les récits des espions policiers, les mouches, conservées dans les archives de la Bastille⁵⁵. Les paroles sur le roi faisaient partie d'une véritable culture de discussion. On peut l'interpréter comme l'expression d'une culture politique publique. Mais la dimension politique n'était qu'un seul aspect de cette culture. Définissons celle-ci plutôt dans

54. Ce calcul exclut l'année 1744, dans laquelle la louange conventionnelle et l'adoration correspondent presque à 50 % chacune ; il n'y avait pas de critique à ce moment.

55. Gilles MALANDAIN, « Les mouches de la police et le vol des mots. Les gazetins de la police secrète et la surveillance de l'expression publique à Paris au deuxième quart du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 42-3, juillet-septembre 1995, p. 376-404.

sa totalité comme une forme de sociabilité et de loisir. Le but des interlocuteurs n'était pas principalement de faire de la politique, mais de se divertir. Parler du roi ou de la guerre faisait partie d'un ensemble d'activités comme la consommation de boissons à la mode (café, liqueurs) et des promenades sous les arbres ombrageux du Palais Royal ou des Tuileries⁵⁶. Avoir connaissance d'une nouvelle, concernant soit le roi, soit le dernier scandale qui s'était produit à l'opéra, remplissait la même fonction sociale, semble-t-il, qu'une tenue élégante que l'on met dans le but de se faire remarquer. Les nouvelles, la consommation et les promenades formaient un ensemble, une scène sur laquelle se fabriquaient les identités ou les liens sociaux.

La communication sur les nouvelles était encore peu réglée. La scène était dominée par les « nouvellistes ». Ce mot désigne soit des curieux intéressés par l'actualité, discutant et recherchant les nouvelles, soit des professionnels accumulant les nouvelles par des réseaux d'informateurs afin d'en compiler des résumés écrits, les « nouvelles à la main », qui étaient ensuite envoyés à des abonnés⁵⁷.

Dans les discussions, le roi représentait le personnage le plus important. Cependant, il faut en tenir compte, le roi était loin d'être le seul sujet. Il y a un principe qui domine dans les nouvelles à la main, les rapports de police, et les journaux de particuliers contemporains : le « désordre »⁵⁸. C'est-à-dire que les contemporains les recueillaient sans les organiser ou classer davantage. Il s'agit là d'un matériau brut qui rassemble pêle-mêle la mort du pape et une maison hantée, des crimes sanglants, les impôts et le roi ; tout cela est présenté sur un même plan.

Il n'était pas aisé pour les sujets de s'informer sur le roi. Peu de détails sur la vie, les préoccupations et les décisions politiques du monarque perçaient jusque dans les lieux de la « culture des nouvelles ». Par conséquent, les informations sur le monarque, quoi qu'il en soit, avaient une signification de premier ordre. Toute information sur le roi était donc absorbée par les contemporains ; on le suivait des yeux pour ainsi dire. Tous ses déplacements méritaient un commentaire. Il en était ainsi avec les gestes publics du

56. Sur le monde des promenades et des cafés à Paris : Frantz FUNCK-BRENTANO, *Les nouvellistes*, Paris, Hachette, 3^e éd. 1923 ; G. GERSMANN, *Schatten*, op. cit. ; Thomas BRENNAN, *Public Drinking and Popular Culture in Eighteenth-Century Paris*, Princeton, Princeton University Press, 1988 ; W. Scott HAINE, *The World of the Paris Café. Sociability Among the French Working Class 1789-1914*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.

57. H. DURANTON, P. RÉTAT (éds.), *Gazettes*, op. cit. ; François MOUREAU, *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999 ; idem, *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris, Universitas, 1993.

58. C'est l'expression d'Arlette FARGE dans *Dire*, op. cit. Edmond-Jean-François BARBIER, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) ou Journal de Barbier*, 8 vols., Paris, Charpentier, 1857 ; Jean BUVAT, *Journal de la Régence (1715-1723)*, 2 vols., Paris, Plon, 1865 ; Mathieu MARAIS, *Journal et mémoires sur la Régence et le règne de Louis XV (1715-1737)*, 4 vols., Paris, Firmin Didot, 1863-1868.

monarque : nommer des officiers, aller à la chasse ou participer à un *Te Deum* à Paris. Tout était discuté afin de savoir s'il n'y avait pas un mot ou un geste signifiants. Le roi comme chef du gouvernement ou, pendant la minorité de Louis XV, comme centre symbolique de la société, était porteur de significations diverses. Il était possible que le roi révélât dans ses actions quotidiennes quelque chose qui devait normalement rester secret. La personnalité du très jeune Louis XV, par exemple, reconstruite indirectement au moyen d'anecdotes, laissait présager ce qu'allait être son règne futur. C'est dans la perspective de cette recherche de signification à travers les anecdotes qu'il faut interpréter les chansons, et les discussions, et les livres clandestins. Tous ces modes d'expression réfléchissent sur le roi afin de « faire du sens », et d'établir une lecture du phénomène « roi ».

L'anecdote sert d'appui discursif. Par cette fonction, elle fait partie de l'analyse politique⁵⁹. Mais tout le monde sait qu'il s'agit d'une opération limitée. Aucune interprétation n'était censée être définitive :

« Les conversations roulent sur la maladie du Roy. Chacun en parle diversement, les uns disent, que Sa Majesté doit estre seigné du pied ce soir [... pour guérir] la petite verolle [...], dautres disent que sa maladie est non seulement la petite verolle, mais quil y a du pourpre meslé [...] enfin dautres assurent que cete maladie nest rien »⁶⁰.

Il n'est pas aisé d'identifier des principes selon lesquels sont nés la critique ou le consentement face au roi dans les discussions politiques. La plupart du temps, le comportement réel du roi n'avait cependant qu'une influence très limitée sur ce que les sujets pensaient de lui. Souvent, les opinions oscillent, voire se contredisent, parfois dans un même paragraphe. Il faudrait cependant essayer de prendre au sérieux ces fragments d'opinion. Comme la littérature clandestine, chacune de ces expressions est une tentative isolée, une recherche limitée d'information et de jugement sur le roi dans un contexte précis. Son résultat ne veut pas forcément désigner un jugement définitif, bien que le langage (souvent affirmatif) semble le faire croire. Cela n'exclut pas la spontanéité, ni les réactions affectives. Les émotions révèlent plutôt des valeurs profondes et des convictions intimes.

LE « CERCLE RÉGÉNÉRATEUR » DE LA MONARCHIE

Peut-on identifier un système organisant les variations des opinions portant sur le roi ? Pour répondre à cette question, il est important de connaître les raisons qui ont provoqué les nombreux changements d'humeur des Français. En effet, il existait un principe structurel, une supposition fondamentale influençant l'humeur du public : cette dernière étant presque toujours mauvaise en

59. A. FARGE, *Dire*, op. cit., p. 149.

60. BA, Ms 10158, fol. 249v, 1728.

monarque : nommer des officiers, aller à la chasse ou participer à un *Te Deum* à Paris. Tout était discuté afin de savoir s'il n'y avait pas un mot ou un geste signifiants. Le roi comme chef du gouvernement ou, pendant la minorité de Louis XV, comme centre symbolique de la société, était porteur de significations diverses. Il était possible que le roi révélât dans ses actions quotidiennes quelque chose qui devait normalement rester secret. La personnalité du très jeune Louis XV, par exemple, reconstruite indirectement au moyen d'anecdotes, laissait présager ce qu'allait être son règne futur. C'est dans la perspective de cette recherche de signification à travers les anecdotes qu'il faut interpréter les chansons, et les discussions, et les livres clandestins. Tous ces modes d'expression réfléchissent sur le roi afin de « faire du sens », et d'établir une lecture du phénomène « roi ».

L'anecdote sert d'appui discursif. Par cette fonction, elle fait partie de l'analyse politique⁵⁹. Mais tout le monde sait qu'il s'agit d'une opération limitée. Aucune interprétation n'était censée être définitive :

« Les conversations roulent sur la maladie du Roy. Chacun en parle diversement, les uns disent, que Sa Majesté doit estre seigné du pied ce soir [...] pour guérir] la petite verolle [...], dautres disent que sa maladie est non seulement la petite verolle, mais quil y a du pourpre meslé [...] enfin dautres assurent que cete maladie nest rien »⁶⁰.

Il n'est pas aisé d'identifier des principes selon lesquels sont nés la critique ou le consentement face au roi dans les discussions politiques. La plupart du temps, le comportement réel du roi n'avait cependant qu'une influence très limitée sur ce que les sujets pensaient de lui. Souvent, les opinions oscillent, voire se contredisent, parfois dans un même paragraphe. Il faudrait cependant essayer de prendre au sérieux ces fragments d'opinion. Comme la littérature clandestine, chacune de ces expressions est une tentative isolée, une recherche limitée d'information et de jugement sur le roi dans un contexte précis. Son résultat ne veut pas forcément désigner un jugement définitif, bien que le langage (souvent affirmatif) semble le faire croire. Cela n'exclut pas la spontanéité, ni les réactions affectives. Les émotions révèlent plutôt des valeurs profondes et des convictions intimes.

LE « CERCLE RÉGÉNÉRATEUR » DE LA MONARCHIE

Peut-on identifier un système organisant les variations des opinions portant sur le roi ? Pour répondre à cette question, il est important de connaître les raisons qui ont provoqué les nombreux changements d'humeur des Français. En effet, il existait un principe structurel, une supposition fondamentale influençant l'humeur du public : cette dernière étant presque toujours mauvaise en

59. A. FARGE, *Dire, op. cit.*, p. 149.

60. BA, Ms 10158, fol. 249v, 1728.

raison de la « misère » constante. Aux yeux des contemporains, l'état des affaires publiques était lamentable. Ce jugement ne dépendait pas de ce que l'historien est tenté d'appeler la « réalité historique », mais il s'agit d'une attitude ancrée dans la mentalité collective. La misère était attribuée, presque toujours, à l'influence des ministres et des maîtresses, comme on l'a vu au sujet des livres clandestins. Les discussions dans les cafés ne différaient pas.

Une autre idée pourtant contrebalançait cette supposition. Si la misère régnait continuellement, les contemporains ne perdaient pourtant jamais l'espérance en l'avenir. Cette espérance se nourrissait d'une véritable idée fixe : le gouvernement personnel du roi. Dès qu'il y avait des rumeurs selon lesquelles le roi était prêt à prendre les affaires en main, tout le monde était content. On se racontait des anecdotes aimables sur le monarque. C'était du roi seul que les contemporains attendaient leur délivrance. Avoir un vrai roi – gouvernant par lui-même – semblait garantir une politique sage, le bonheur, et l'aisance. Les contemporains étaient convaincus que le roi, une fois devenu le vrai chef du gouvernement, se transformerait naturellement et infailliblement en un roi parfait et idéal.

Selon la vision contemporaine, la raison en est simple : le roi est la seule personne dans le royaume, qui n'a pas d'intérêt particulier. Dans une culture de clientélisme, chacun ne cherche qu'à s'enrichir et à subvenir aux besoins de sa famille. Pour le roi, il n'en est pas ainsi. Il ne peut pas s'enrichir car tout le pays lui appartient. Monter en grade ou agrandir son influence n'a aucun sens pour lui. Il n'a pas besoin de flatter qui que ce soit car il ne dépend d'aucun maître. L'intérêt personnel du roi ne peut être que la gloire d'être un parfait monarque ; l'intérêt individuel de la personne du roi et l'intérêt public de l'État sont identiques⁶¹. Ceci est l'explication « psychologique » de la fonction royale. Elle diffère radicalement de la vision officielle d'une unité mythique entre le roi, le royaume et le peuple. Car, selon la « psychologie » du public, le roi n'est bon que parce qu'il n'a pas de raison pour être mauvais. Pourtant, de ces deux visions, une même conclusion se dégage : seul le roi est apte à gouverner⁶².

Si au début d'un nouveau règne, les conditions ne s'amélioraient pas – ce qui était nécessairement le cas – les sujets accordaient un délai au monarque. Lorsqu'ils devaient constater que le nouveau gouvernement ne réalisait pas l'Âge d'Or, ils cherchaient à mettre en relation ce constat (et la critique de la misère) avec leur conception idéalisée du roi. Pour ce faire, ils se servaient d'images toutes faites. On parlait du principe que d'autres personnes étaient à l'origine des

61. BA, Ms 3571 : *Mémoires secrets des affaires d'État et de guerre sous Louis XIV* (postérieur à 1709) ; Chanson *La vérité ne parvient guère*, Chansonnier de Maurepas, vol. 18, fol. 1 (1732) ; *Copie d'une lettre*, op. cit., p. 2-4 ; [Clément J. I. DE RESSÉGUIER,] *Voyage d'Amathonte*, s.l., s.d. [1750], p. 58.

62. Il est quand même surprenant que Louis XIV, dans ses *Mémoires* (authentiques), développe une idée similaire, conseillant à son successeur de chercher la gloire. Cette recherche seule le conduirait à perfectionner les vraies vertus d'un prince, comme la justice, la prudence, et la bravoure. Carl HINRICHS, « Zur Selbstauffassung Ludwigs XIV. in seinen *Mémoires* », in Ernst HINRICHS (éd.), *Absolutismus*, Frankfurt, Suhrkamp, 1986, p. 97-115, ici p. 104-106.

actions du gouvernement : surtout des ministres, des favorites etc., venant de l'entourage du roi. Ainsi, les sujets pouvaient garder et cultiver leurs espoirs. Le roi était mis entre parenthèses, son existence n'était que provisoire. Dans cette phase, le roi était un monarque de potentialité, en état de chrysalide pour ainsi dire. Mais certains moments symboliques dénotaient de façon incontournable l'action personnelle du roi. L'un de ces gestes forts était le départ de Louis XV pour l'armée en 1744. Il en a résulté un très fort sentiment politique que l'on peut avec raison appeler « amour pour le roi »⁶³. Dès ce moment, la critique ne pouvait plus nier la responsabilité du monarque dans le cours des affaires.

Le modèle que nous venons de décrire est naturellement grossier et sa logique est une logique construite par l'historien. Jamais les maîtresses et les ministres n'ont servi de parfaits boucliers contre la critique. Les sujets rendaient le roi responsable du fait qu'il n'avait pas la force de gouverner lui-même ou ne faisait pas l'effort de se libérer de l'influence des favoris. Mais cela veut dire aussi que les contemporains n'ont perdu que très tard l'espérance que le roi se réformerait un jour et qu'il établirait l'ordre par un mot d'autorité.

Parallèlement aux espérances en l'avenir, la glorification du passé est surprenante. Très peu d'années après la mort de Louis XIV, qui avait suscité de multiples expressions de haine populaire, son règne apparaît déjà comme une ère paradisiaque perdue. Entre le passé et l'avenir, périodes représentées comme des phases de parfaite harmonie, les contemporains concevaient le présent comme une période de pénible transition. La phase transitoire était en réalité permanente, mais cette permanence ne se faisait pas sentir, car tout le monde en attendait la fin plus ou moins proche. En fait, il s'agissait d'un immobilisme caché sous l'aspect de la dynamique d'une espérance du changement⁶⁴.

Ce modèle pouvait fonctionner parce que les commentateurs ne portaient pas leurs jugements sur le terrain de revendications concrètes ou sur un « programme » politique du gouvernement. Il n'existait pas de critère exact pour mesurer le degré de misère ni pour estimer les mesures politiques prises. Il est difficile de savoir ce que les contemporains attendaient d'un roi régnant par lui-même. En principe, il y avait l'idée diffuse qu'il fallait revenir aux lois anciennes. Toutes les innovations étaient mal vues ; l'Âge d'Or ne pouvait être

63. Sur l'année 1744 et la construction de l'amour comme un « sentiment politique », voir le chapitre correspondant dans J. I. ENGELS, *Königsbilder op. cit.* Une version plus pessimiste chez Thomas KAISER, « Louis le Bien-Aimé and the Rhetoric of the Royal Body », in Sara E. MELZER, Kathryn NORBERG (éds.) *From the Royal to the Republican Body. Incorporating the Political in Seventeenth- and Eighteenth-Century France*, Berkeley, University of California Press, 1998, p. 131-161, qui soutient avec raison que les conseillers du roi ont véritablement préparé l'acte symbolique du voyage royal dans ses armées.

64. En revanche, la représentation officielle de la monarchie, à travers les almanachs royaux, essaie de construire l'impression inverse : les almanachs ne mentionnent pas les changements de ministres et représentent le système politique sous l'aspect de l'immobilisme. Celui qui pouvait lire et qui faisait la comparaison avec les éditions plus anciennes s'en rendait pourtant compte. Cf. Véronique SARRAZIN, « Lectures politiques des almanachs au XVIII^e siècle », in H. DURANTON, P. RÉTAT (éds.), *Gazettes, op. cit.*, p. 257-268.

réalisé que par le rétablissement des lois et les principes primitifs du gouvernement monarchique. La forme de la discussion politique ne permettait apparemment pas d'articuler des idées plus précises. Ce qui comptait, c'était des données symboliques.

Si nous le comprenons comme une phase du « cercle régénérateur », le mécontentement permanent des sujets ne s'additionnait pas en sorte de se diriger contre l'existence de l'institution monarchique. C'est presque l'inverse : la monarchie était jugée suivant le « potentiel d'espérance » qui se trouvait « stocké » en elle. Chaque changement sur le trône et même chaque démission de ministre avaient pour résultat une recharge de ce « stock »⁶⁵. On peut même dire que dans les périodes les plus précaires, la critique crût au même rythme que l'espérance, les deux étant liées. Vu sous cet angle, les crises politiques pouvaient même contribuer à stabiliser la monarchie.

Les espérances démesurées, liées au gouvernement personnel du roi, ne pouvaient jamais être réalisées par un monarque. Paradoxalement, ce défaut structurel n'affaiblissait pas la monarchie. C'est par le principe même du gouvernement d'une seule personne que des changements radicaux semblent possibles et pensables, soit par la mort du roi, soit par un changement d'idées du prince.

La monarchie était liée à l'idée du renouvellement, de la régénération dans le sens du rétablissement de l'ancien temps et des anciennes lois. La vision du temps était circulaire, l'avenir à réaliser par le roi ressemblait au passé glorieux. Le roi, qu'il ne gouverne pas (encore) ou qu'il soit un mauvais roi, incarnait le symbole d'un délai et du caractère provisoire du présent. C'est de lui seul qu'on attendait l'amélioration.

LE ROI MANIPULÉ ET FASCINANT

L'image du roi ne jouait pas seulement un rôle important dans les expressions politiques « classiques ». Nous rencontrons un monarque impliqué dans des stratégies destinées à résoudre des problèmes divers. En premier lieu, il faut mentionner les placets, unique moyen pour les sujets d'entrer en communication avec leur souverain.

À la différence des requêtes, nécessitant un conseil juridique et adressées en fait au Conseil du roi, le placet était une lettre individuelle, demandant une grâce extraordinaire et personnalisée. On a pu identifier environ 200 placets adressés directement au monarque, conservés dans les archives du Contrôle général des finances, couvrant la période de 1683 à 1735. Le règne de Louis XV étant documenté de manière très lacunaire, le corpus se réfère principalement à la période antérieure à 1715. Il ne représente qu'une petite partie des placets envoyés au

65. Même dans la littérature clandestine, on trouve des exemples nourrissant l'espérance dans le Dauphin, futur roi. *Musique du diable*, op. cit., p. 379-380.

monarque. Suivant les rôles de placets, conservés dans les Archives du ministère des Affaires étrangères, nous avons recensé au moins 858 placets pour la seule année 1689, et seulement 165 pour l'année 1709. Mais ceci ne signifie pas pour autant que les sujets écrivaient moins souvent au roi. Il apparaît plutôt que les administrations spécialisées se chargeaient de plus en plus de répondre aux besoins des sujets. En effet, en ce qui concerne le fonds d'archives se référant au Contrôleur général, on observe une nette croissance pendant la même période⁶⁶.

Malheureusement, il n'existe que peu d'informations révélant les conditions dans lesquelles les placets ont été écrits. Nous connaissons, par hasard, le cas d'un curé banni qui cherchait à être gracié. Le destin de Louis La Malatie, faisant un voyage pour Paris et Versailles afin de pouvoir remettre un placet, nous renseigne sur les stratégies par lesquelles les sujets espéraient améliorer les chances de faire accepter leurs placets. Aux yeux de La Malatie, il était très important d'avoir l'entremise d'une personne placée dans l'administration. Il n'avait pas en effet la naïveté d'envoyer son placet directement au roi, estimant que ce dernier ne pourrait pas lire toutes les demandes ; il est néanmoins devenu la victime d'une autre ingénuité. Il s'est fié à une personne qui s'était présentée comme entremetteur, mais qui n'était pas apte à placer la demande du prêtre. Cette personne, nommée Bordenave, après quelques démarches inutiles, donna finalement au prêtre une fausse permission, mais contrefaite si malhabilement que la police n'en fut pas dupe⁶⁷.

Néanmoins, on ne peut pas dire qu'il ne servait à rien d'écrire un placet. Suivant les rôles de placets mentionnés plus haut, les trois quarts des demandes étaient accordés. Quant à l'origine des pétitionnaires, on constate une sur-représentation des personnes provenant des régions du nord de la France sur le plan géographique, et des couches élevées sur le plan social. Plus on était proche du roi dans l'espace ou par son rang, plus souvent on remettait des placets.

Quelle est la fonction du roi à travers les placets ? D'abord, il remplit la fonction du bon gouvernant, allégeant des situations pénibles provoquées par des catastrophes naturelles ou dues à la pauvreté. Le roi symbolise l'idée d'un secours à une époque dépourvue d'un système de sécurité sociale. Après avoir quitté leur service dans l'armée, beaucoup de nobliaux priaient le roi de leur accorder une rente ou un poste rémunéré. Une seconde catégorie de placets vise à obtenir un privilège juridique. Dans ces derniers, ou bien on prie le roi d'accélérer un procès, ou bien on lui demande de suspendre une ordonnance ou encore d'alléger le poids des impôts d'une personne en particulier. Dans ces cas, le roi est le prince souverain, maître du système légal et distributeur des libertés et libéralités. En outre, l'idée de richesses immenses appartenant à la couronne semble être sous-entendue dans une grande partie des placets.

66. Les rôles de placets sont des listes tenues par l'administration de la Maison Royale où sont notées les demandes et les décisions prises ; MAE, Mémoires et Documents, France, diverses cotes entre Ms 921 et 1208.

67. BA, Ms 10554, Dossier Bordenave.

En fait, le langage est l'une des dimensions les plus intéressantes des placets. Les auteurs se pliant à un modèle assez précis, organisent le texte autour de trois aspects, à savoir le pétitionnaire, la demande et le roi. Apparemment, c'est le devoir de l'auteur de les organiser suivant un schéma convenu afin de garantir (ou de rendre possible) le succès de la démarche. Le solliciteur devait être présenté comme un sujet fidèle, méritant les bienfaits du monarque. Il devait légitimer sa demande par un nombre d'arguments acceptés ou même revendiqués dans le contexte spécifique du « langage des placets ». Pour solliciter une faveur du roi, on se devait d'invoquer, d'une manière convenue, ses vertus afin de lui imposer le devoir moral d'accorder la grâce. En plus, il était important de souligner que le roi signifiait un « dernier ressort ». Ainsi, Guilhaume Douvriër

« représente a Vostre majesté avec tout le respect et la douleur possible le malheureux estat ou il se trouve réduit, qui l'oblige d'avoir recours a Vostre autorité Royale et implorer vostre secours paternel que vostre sacrée [personne] ne refuse jamais à ces sujets »⁶⁸.

Les auteurs se servaient de *topoi*, signalant qu'ils voulaient bien se plier au modèle tacitement prescrit par le pouvoir. Cependant, les auteurs ne se contentaient pas simplement de les copier. Il s'agit, en fait, d'exprimer un problème, une relation politico-sociale ou une revendication sous la forme d'un langage convenu. C'était une façon de négocier la réalité⁶⁹. La représentation du roi, qui retient surtout notre intérêt, est assez uniforme. On fait allusion à la « bonté royale », à la « bonté ordinaire », à la « justice ordinaire » et à la « royale libéralité ». Le solliciteur devait surtout se référer à la maxime royale du « soulagement » du peuple :

« Sire [...] Vostre Majesté n'a rien en plus grande recommandation que le repos et soulagement de ses peuples [...] [accorder la demande] est le plus grand bien et repos qu'on puisse faire dans vostre Royaume pour vos sujets »⁷⁰.

Les auteurs savaient bien que les vertus accordées au monarque pouvaient établir une force (discursive), contraignant le monarque : « CEST A VOSTRE MAJESTÉ de suplérer par un soin royal et paternel a la foiblesse de ses peuples »⁷¹. Si l'on pouvait se présenter avec raison comme un sujet fidèle, alors la libéralité et la justice du roi ne devaient pas manquer. C'est ainsi que les auteurs cherchaient à manipuler la représentation convenue du roi. Par conséquent, les magistrats de Menin revendiquent « la justice deue à leur misere »⁷² et le marquis de Sailly emploie les grands moyens, ne « demandant que ce qu'elle [= Sa Majesté] ne peut refuser au moindre de son Royaume, quoique le Suppliant ait tout sujet d'esperer de ses services un traitement favorable »⁷³.

68. AN, G⁷ 650, 1709.

69. Arthur L. HERMAN, « The Language of Fidelity in Early Modern France », *The Journal of Modern History*, 67, 1995, p. 1-24 ; Jay M. SMITH, « No More Language Games. Words, Beliefs, and the Political Culture of Early Modern France », *American Historical Review*, 102, 1997, p. 1413-1440.

70. AN, G⁷ 635, 1683.

71. BnF, Ms fr. 6567, fol. 124r, vers 1665.

72. AN, G⁷ 639, 1704.

73. AN, G⁷ 647, 1708.

Cet exemple diffère pourtant de l'auto-représentation de la plupart des pétitionnaires. En général, les placets mettent en scène l'humble position de l'auteur comme celui du prêtre l'Arzalier, appelant son placet « la priere qu'un petit vermisseau de terre fait au plus grand de tous les roys »⁷⁴.

Comme les placets témoignent d'un langage « technique » bien élaboré, les petites variations de formulation s'avèrent très révélatrices. Certains placets montrent que sous l'humble apparence se cache un auteur convaincu d'être titulaire d'un droit précis. Jeanne Le Gouverneur, veuve d'un armateur de vaisseaux, réclama en 1723 « le règlement de ce qui étoit dû par VOTRE MAJESTÉ à l'armateur du vaisseaux [...] et la liquidation fixée le 25 juillet 1710 à la somme de 54502 »⁷⁵.

Il existe un certain nombre de textes dont la brièveté est surprenante. Leurs auteurs sont, pour la plupart, des personnes qui appartiennent à l'entourage immédiat du roi, comme des laquais personnels ou des hommes de la cour. À leurs yeux, le placet n'était sûrement qu'une formalité revendiquée par la bureaucratie, leur demande étant préalablement accordée par la voie orale.

En fait, le problème principal pour l'auteur d'un placet, c'était de bien représenter le rôle des ministres et de la bureaucratie. En principe, le langage et le contenu du placet étaient supposés établir un lien direct entre le monarque et ses sujets. Accorder une grâce en réponse à un placet constituait par excellence un acte de gouvernement du roi en personne. Cet acte était chargé d'une valeur symbolique importante. Mais la réalité n'était pas ainsi – et la plupart des contemporains savaient que l'administration prenait les décisions. À cela s'ajoute, bien sûr, l'importance des réseaux de clientèle. Souvent, ces réseaux permettaient aux suppliants de se faire « protéger » par un ministre ou par l'un des grands du royaume. Dans les rôles de placet, on trouve les noms des « protecteurs » qui ont été scrupuleusement notés, à commencer par le roi. Ainsi, il se trouve réduit, dans la logique d'un aide-mémoire bureaucratique, au simple rang de patron de clientèle.

Une proportion non négligeable des auteurs de placet a, de ce fait, doublé sa demande au roi par un placet adressé au ministre responsable :

« Chabouillé procureur du Roy, Et subdelegué a Fontainebleau vous supplie tres humblement de luy estre favorable aus sujet dun placet quil a presenté [au roi] et qui doit estre renvoyé a votre Grandeur »⁷⁶.

Dans les lettres adressées aux ministres, deux aspects s'entremêlent. D'une part, il y a le principe du clientélisme : les auteurs croient qu'ils ne peuvent réussir leur entreprise auprès du roi que grâce à la protection d'un personnage qui est proche du monarque. Ensuite, on s'adresse au ministre en tant que spécialiste,

74. AN, G⁷ 645, 1708.

75. AN, G⁷ 673.

76. BnF, Ms fr. 13654, fol. 263, vers 1731.

chargé, par exemple, de l'administration des finances, duquel on attend une décision motivée par la connaissance intime de la matière en question. C'est pour cela qu'un ministre est plus intéressant aux yeux du suppliant qu'un membre de la grande noblesse, qui ne représente que le premier aspect.

Il est surprenant de constater que le langage utilisé dans les placets adressés aux ministres est similaire à celui qui est employé dans les placets destinés directement au roi. On a donc l'impression que sur le plan rhétorique, le roi et ses ministres sont interchangeables. Parfois, les auteurs ne se sont même pas donnés la peine de rédiger deux textes différents, leur envoyant la même version.

Parfois, les placets au ministre sont tellement flatteurs que leurs auteurs risquent d'être coupables du crime de lèse-majesté. Jacques Cachret « espere MON-SEIGNEUR comme vous est [sic] l'unique soleil de Justice en france, que vous uzeres de compasion En son endroit »⁷⁷.

Ce contexte relativise la rhétorique du lien privilégié entre les sujets et le roi. D'un côté, ils se servaient du roi, père de ses sujets, suivant l'auto-représentation de la monarchie. De l'autre côté, ils n'en étaient pas dupes, et ne délaissaient donc aucune autre voie susceptible de régler leur problème. Cela ne signifie pourtant pas qu'ils considéraient l'auto-représentation comme de la propagande malhonnête. Seulement, ils en connaissaient les alternatives et ils étaient prêts à s'en servir.

Si l'on parle de manipulation de l'image royale, il faut alors s'en tenir à des histoires comme celle de Marie-Anne de Feuquières. En 1698, elle écrit à Madame de Maintenon sous un nom d'emprunt la lettre suivante :

« Madame, linteret pieux et S[ain]t que vous prenez en la personne du roy fait que je madres[se] avous pour vous avertir qun [h]omme deleseville [...] a mis don[dans] sesinteret un [h]omme besson [...] pour empoisonner la persone du roy [...] ce poison doit sejeter aveque une plume sur lhaby[t] de sa maiesté et fer son et fet 24 heur apre[.] ie consulte madame un persone de confiance qui mordone den avertir votre grandeur [...] lon me confie seseget pour memener en [h]ol[lan]de partager a se que lon pretant un[e] fortune tres considerable qui se persone atande de cet modit axion [cette maudite action.] mais a dieu ne plet departager un si malareux bien[.] la perte que feret tout la france madame et lerepot quil perderet doit vous engager a ne poin perdre du tan[temps.] [...] eviter ce maleur sera tres agr[é]able a tout la france qui seret tre fache de perdre un si bon roy croie moy madam il fo[faut] faire diligence pour cet afer[affaire.] soie persuade que je sui aveque tout lerecpeque[le respect] du avotre grandeur Madame Votre tres umble et obeisant serviteur de langlé a paris ce 25 octobre 1698 »⁷⁸.

En fait, ce complot n'a jamais existé. Dans les archives de la Bastille, on trouve un nombre assez élevé de récits de ce type. Il s'agit bien d'une manipulation de l'image royale qui joue avec les peurs des agents du pouvoir monarchique. Par définition, le système monarchique est très vulnérable, en la personne du roi. Un repas empoisonné ou un coup de couteau pouvaient mettre en danger le fonctionnement du système politique et le bien-être du

77. AN, G⁷ 637, 1694.

78. BA, Ms 10514.

peuple, symbolisé par le prince – ce qu'allait précisément démontrer le fameux attentat de Damiens sur Louis XV⁷⁹.

Comme Arlette Farge l'a montré, la police était atteinte d'une peur paranoïaque de tout ce qui pouvait mettre en danger la personne du roi. Cela avait comme conséquence de considérer comme criminelle toute personne ayant eu un lien quelconque avec un complot supposé⁸⁰. Aux yeux de la police, la mort et surtout l'assassinat du roi étaient tellement tabou qu'ils devaient être impensables pour un sujet fidèle. Imaginer un complot contre le roi était déjà en soi considéré comme une monstruosité. Les dénonciateurs de « faux complots » se sont servis de cette situation de deux manières. Premièrement, ils savaient que la police répondrait infailliblement à leurs dénonciations. Deuxièmement, ils espéraient que la police prenne au sérieux leur fiction, protestant eux-mêmes qu'un sujet sensé n'inventerait jamais une telle infamie. En fait, ils sous-estimaient gravement l'expérience et les facultés des forces policières, lesquelles, souvent, découvriraient immédiatement le caractère infondé des attentats.

On peut distinguer trois différentes raisons qui ont motivé la dénonciation d'un faux complot contre le roi. La plus simple était l'argent. Presque naïvement, les dénonciateurs s'attendaient à recevoir une récompense pour leur zèle. Souvent, ces récits de complot ne sont pas très élaborés. Le deuxième motif, poussant entre autres Marie-Anne de Feuquières à agir, était de nuire à une personne en particulier. Pour Marie-Anne de Feuquières, il s'agissait d'Anselme Besson, son propre mari. Comme elle vivait depuis quelque temps avec un autre homme, Pierre du Verry, la mise en cause de son mari en tant que comploteur était destinée à le faire taire. Il s'agissait surtout de demandes financières de Besson, auxquelles sa femme ne voulait pas répondre. La raison, peut-être la plus importante, était de rendre honorable le concubinage avec Pierre du Verry, afin de ne pas être accusée d'adultère. Besson, empoisonneur et sujet infidèle, aurait élégamment légitimé la séparation des époux. La manipulation de l'image du roi sert donc à résoudre des problèmes relevant de la vie sociale ou économique.

Il y existe un troisième mobile conduisant des sujets à dénoncer un complot : être reçu par le monarque. On prétendait, par exemple, devoir lui communiquer un grand danger. Dans ces cas, il n'y a pas d'intérêt financier en jeu. D'autres dossiers nous informent sur des personnes se disant porteuses de secrets ou connaissant des moyens pour procurer des trésors à la couronne. D'autres, encore, ont essayé simplement de s'introduire dans l'appartement du roi⁸¹.

79. Ce paragraphe se réfère à un corpus total de 86 dossiers analysés pour la période allant de 1680 à 1750, intitulés grossièrement de « fausse dénonciation », « mauvaises paroles contre le roi » etc. Dans son étude récente, Lisa Graham a étudié de très près cinq dossiers de ce genre, dont quatre sont postérieurs à 1750. Elle en tire *grosso modo* les mêmes conclusions.

80. A. FARGE, *Dire, op. cit.*, p. 219-222.

81. Par exemple BA Mss 10388 (Dossier Boulanger 1683), 10419 (Dossier Saint-André 1684), 10438 (Dossier Augial 1687) 10543 (Dossier Milhaut 1703), 10793 (Dossier Ricourt 1721), 12477 (Dossier Piegay 1745), 12541 (Dossier Humbert 1703), 12543 (Dossier Sculenburg 1707).

Connaître des informations importantes pour l'État ou même sur un complot pouvait avoir une fonction similaire que la littérature clandestine : il s'agissait de connaître ou d'approcher le secret du roi. En se transformant en porteurs de secrets intéressants le roi, les acteurs en question se sont dotés d'une qualité extraordinaire qui devait les distinguer des autres sujets. Parler avec le roi d'un complot signifiait avoir des informations importantes touchant le destin de l'État, c'était même entrer dans le secret et recevoir quelques rayons de l'aura du monarque. Certains étaient même convaincus de devenir les partenaires du roi, s'imaginant qu'ils étaient d'une importance capitale pour le monarque⁸². Il faut souligner que tous ces phénomènes ont existé pendant toute la période étudiée⁸³.

En tout cas, il faut noter que le prétexte qui servait à entrer en communication avec le roi, n'était pas fondé. Les dénonciateurs et les porteurs de secret savaient pertinemment que tout était inventé. Leurs actions et leurs motifs oscillaient entre la fascination naïve (motivant le but) et la manipulation délibérée (donnant les moyens d'y arriver). En utilisant ce stratagème pour approcher le monarque, ils mettaient en cause, par leur comportement même, la validité du secret.

Cela témoigne probablement d'une mentalité politique et sociale apte à accepter des contradictions. Il ne s'agissait pas de tirer une conclusion univoque sur la « nature du roi ». Par contre, il existait plusieurs possibilités de construire l'image du monarque, ce qui permettait de les utiliser à des fins bien différentes. Au lieu de trouver, dans les sources, une image « définitive », on a affaire à tout un éventail d'usages différents du roi. Les placets et les cas de la Bastille le montrent : s'adresser au roi n'était jamais totalement innocent, sans pour autant être dépourvu d'une fascination presque mystique.

D'autres exemples appuient ce constat. Lors des fêtes publiques de la monarchie à Paris, on observe, par exemple, une tendance des sujets à se soustraire à la discipline. Convoquant la foule pour applaudir la monarchie, les autorités royales et communales cherchaient à réaliser le déroulement des cérémonies d'après un modèle préexistant. Aux yeux des autorités, tous les participants, dont les spectateurs, devaient remplir un rôle précis⁸⁴. Paradoxalement, les sujets devaient exprimer leur loyauté à l'égard de la monarchie par un comportement prescrit et spontané à la fois⁸⁵.

Au lieu de se plier aux directives, souvent assez détaillées, les spectateurs essayaient, au contraire, de se réapproprier la fête. Citons en exemple le rapport de l'avocat journalier Barbier, décrivant les fêtes à l'occasion de la guérison du roi en 1721 :

82. Cf. les dossiers Doucelin, BA, Ms 10559, 1705 et Bartel, Ms 11736, 1751.

83. Contrairement à la vision de L. GRAHAM, *King, op. cit.* Cf. les notes précédentes.

84. A. FARGE, « Paroles populaires et pensée sur l'événement. Paris XVIII^e siècle », in *Démocratie et pauvreté*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 578-588, ici p. 582-585. La même auteure souligne que la royauté aurait exigé que les sujets se donnent avec leurs corps, s'unissant lors des cérémonies publiques symboliquement avec celui du roi : A. FARGE, « Dire les choses du monde social », *Bulletin de la S.H.M.C.*, 1999, 3/4, p. 5-10, ici p. 6.

85. J. I. ENGELS, *Königsbilder, op. cit.*, p. 233-234.

« Mais grandes jouissances et grandes folies dans tout Paris [...] des danses et beaucoup de filles maniées ce qui est toujours la suite, avec des cris à étourdir : "Vive le Roi !" »⁸⁶.

Leur manque de discipline et les transgressions (des mœurs, de la bienséance) étaient légitimés par l'invocation du roi. Le bon roi ne se fâcherait jamais contre ses sujets, leur débordement ne prouvant que l'étendue de leur joie et de leur loyauté à son égard⁸⁷. Des attaques contre les autorités politiques pouvaient, ainsi, naître sous cette protection symbolique : « On alloit boire à la santé du Roi, et, en se battant la fesse, on disoit : "Et voilà pour le Régent" »⁸⁸. C'est donc le roi, symbole de l'ordre de la société, qui pouvait en même temps servir de prétexte pour une certaine décomposition, fut-elle aussi limitée.

LE ROI TOTAL, OU « L'AMBIGUÏTÉ ENGLOBANTE »

Pour en revenir au problème de la sacralité et de la désacralisation de la monarchie, nous avons vu qu'une interprétation de l'image royale est tout à fait possible à condition de ne pas y prêter trop d'attention. Car dans les sources, la sacralité ne joue pas de rôle significatif. À l'exception des formules toutes faites, la « personne sacrée » ne semble pas occuper les sujets. La cérémonie du toucher des écrouelles est considérée, avec raison, comme l'indice le plus important d'une croyance populaire en la sacralité de la monarchie. En fait, la réaction des sujets ne semble pas privilégier la cérémonie des écrouelles par rapport à d'autres cérémonies publiques. On parle et on chante des vaudevilles moqueurs quand Louis XV met tacitement fin aux touchers en raison de sa vie extraconjugale, mais le problème est vite oublié. Il n'y a pas de preuve que la fonction thaumaturge ait joué un rôle exceptionnel dans la perception du roi et pour la construction de son image en dehors du discours officiel. Même dans la perspective des malades, l'offre royale de guérison n'avait pas vraiment de statut particulier par rapport aux autres occasions de guérison miraculeuse ou magique dont le « marché médical » de l'époque regorgeait⁸⁹.

Les cérémonialistes répondraient peut-être qu'en 1680, la royauté était déjà « désacralisée ». Concernant les théoriciens de l'État, nous ne les contredisons pas. Mais comment prouver que les cérémonies de la couronne à la Renaissance avaient donné lieu à une croyance de la part des sujets ? Alain Boureau l'a sérieusement mis en question pour les courtisans – personnes qui étaient, par définition, très proches voire impliquées dans les cérémonies⁹⁰.

D'autres répliqueront que nos sources ne se réfèrent qu'à la grande ville de Paris, et qu'en province la situation pourrait être complètement différente, considérant que les paysans auraient été plus inclinés à croire en la sacralité. Sur

86. E.-J.-F. BARBIER, *Chronique*, op. cit., vol. 1, p. 148.

87. J. I. ENGELS, *Königsbilder*, op. cit., chap. 9.

88. M. MARAIS, *Journal*, vol. 2, p. 184, août 1721.

89. Plus de détails dans J. I. ENGELS, « Wesen », art. cit.

90. A. BOUREAU, *Simple corps*, op. cit.

ce point, les quelques sources d'origine provinciale ou provenant de provinciaux ne diffèrent pas de manière significative du reste du corpus⁹¹. Cet argument repose sur une idée assez répandue de primitivisme : le rapport primitif, c'est-à-dire médiéval, entre le roi et ses sujets se serait conservé dans les mentalités campagnardes sur une longue durée. Mais que savons-nous vraiment de la « perception primitive » du roi ?

La validité du concept de « sacralité-désacralisation » est très difficile à prouver ; il est encore plus difficile de trouver une définition valable du terme « sacralité ». Il semble en plus que la « sacralité » ne nous explique rien sur le rapport des sujets avec le roi. Une « désacralisation », même une « désaffectation », sont manifestement inexistantes pendant notre période. Que faire d'un concept qui n'aide pas à analyser les sources, qui brouille plutôt l'image et dont la documentation n'est pas sûre ? Nous proposons de l'abandonner.

Robert Darnton a affirmé que parler du roi dans la France du XVIII^e siècle n'aurait été qu'une « série de variations d'un seul thème : la décadence et le despotisme »⁹². À notre avis, l'affaire est beaucoup plus compliquée. L'image du roi était composée d'une multitude de facettes. Pourtant, la perception de la monarchie se caractérisait par un équilibre. Les sujets contrebalançaient les surélévations du roi dans la représentation officielle par un travail d'humanisation et de moquerie. Ils contrebalançaient de même l'actualité, à leurs yeux souvent insupportable, par ce qu'on a appelé le « cercle régénérateur ». Les sujets essayaient de percer les lignes de circonvolution entourant leur monarque. Soit ils entamaient une approche au sens propre, c'est-à-dire topographique. Soit ils faisaient un travail d'explication et d'imagination de la personne royale.

Maints historiens ont écrit que l'existence de cette ligne aurait abouti à une désaffectation des sujets. Mais le contraire est également vrai. La cour à Versailles, les ministres et les maîtresses, supposés aliéner le roi à ses sujets et à ses devoirs, ont nourri l'imagination des Français sur le roi. Grâce à l'existence de ces personnages, ils disposaient d'un grand nombre de « matière brute », dont ils meublaient leurs anecdotes, celles-ci transformant le roi a priori inconnu en un personnage familier. Au lieu de remettre en cause le roi, la réflexion constante des contemporains aboutissait à une meilleure connaissance du monarque – que cette « connaissance » soit imaginaire ne doit pas poser problème.

On a donc un système très complexe de représentations qui s'inscrivent dans des contextes variés – à caractère discursif, social et politique. L'image du roi n'est pas fixe, elle consiste en un travail permanent de construction et de déconstruction. En fait, il n'y pas une image mais des images. On est tenté de dire que les images du roi se caractérisent surtout par la contradiction. Nous préférons parler d'ambiguïté. Cette ambiguïté peut être observée dans presque

91. Ce qui concerne surtout les placets et les dossiers sur des provinciaux à la Bastille. Cf. Valentin JAMEREY-DUVAL, *Mémoires. Enfance et éducation d'un paysan au XVIII^e siècle*, Paris, Le Sycomore, 1981.

92. R. DARNTON, « Information Society », art. cit., p. 34.

tous les contextes : le « roi de perception » oscille entre les deux travaux mentaux de banalisation et de mythification. On s'investit pour le roi et on profite de manipulations de l'image royale. Dans les placets, on se réfère à la relation exclusive entre le sujet et le roi, pourtant, on écrit dans les mêmes termes au ministre. La littérature clandestine met en relief un roi tyrannique qui, au fond, n'est que l'esclave de son entourage. Les sujets manipulent la représentation du roi afin de participer à une aura mythique, celle-ci défendant par sa nature même la manipulation. Le « cercle de régénération » mêle fiction et réalité. On essaie d'expliquer le comportement du roi en termes humains avec un langage du quotidien – en même temps, on attend des miracles surhumains qui présageraient de son futur gouvernement personnel. Le discours janséniste, dont on n'a pas parlé dans cet article, décompose la représentation du roi en deux personnes, de telle sorte qu'il devienne en même temps ami et ennemi du peuple⁹³. Le roi est à la fois proche et lointain, un banal humain et un mystérieux mage, il est faible et très fort, il représente le bon ordre de la société et le désordre, il est le coupable et il est la victime. D'un côté, les sujets s'efforcent d'avoir une image « réaliste » du roi, de l'autre côté ils se fient aveuglément à une conception idéalisée.

À notre avis, cette complexité de la représentation du roi reflète une sensibilité fondamentale. Il y a comme deux pôles autour desquels s'organisent les images : c'est la vérité symbolique opposée à l'expérience du quotidien, ou bien encore l'usage symbolique du roi d'un côté, et l'usage pratique de l'autre. Cette opposition traduit l'idée d'un ordre idéal divergeant des stratégies du quotidien et l'idée d'un quotidien qui s'organise mieux sans trop tenir compte des valeurs et des croyances idéalisées. C'est pour cela que la représentation du roi s'avère être importante, englobant toutes les dimensions possibles de la vie sociale et politique. À travers le roi, les sujets ont apparemment la possibilité d'articuler toute une cosmologie. On pourrait dire que le roi est un symbole universel et total : la réalité est irréductiblement contradictoire, mais apparemment elle fonctionne – comme la logique de la représentation du roi. Celle-ci est loin de se résumer dans une seule dimension « politique », et le roi doit être perçu comme un champ mental, symbolique, discursif ouvert à toute une pléthore de « négociations du réel ».

Une seule fonction pourtant est avérée : ce champ sert à éviter la désintégration du monde social et politique. Il sert à supporter l'expérience de la réalité qui est pleine de contradictions et d'ambiguïté. Tous les énoncés convergent dans cette idée : il faut, on peut et il est souhaitable de vivre sous la monarchie. Au fond, la fascination du roi est pragmatique : il n'y pas d'alternative.

Jens Ivo ENGELS

Albert-Ludwigs-Universität Freiburg

Historisches Seminar, Werthmannplatz, D – 79085 Freiburg

Jens.Ivo.Engels@geschichte.uni-freiburg.de

93. J. I. ENGELS, *Königsbilder*, op. cit., chap. 6.